63e ANNEE (7e Série) N° 41 8 OCTOBRE 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Claude de St-Martin, le philosophe inconnu. — II. L'abbé Gorini, modèle du prêtre érudit. — III. L'assassinat d'Henri IV. — IV. Le tunnel sous le Mont-Blanc. — V. Les femmes de haut vol en Russie. — VI. La mort d'Hilaire Belloc. — VII. Chrétiens découverts dans une île abandonnée. — VIII. Le catholicisme en Indo-Chine. — IX. Le catholicisme espagnol actuel. — X. La biologie du thon. — XI. La recherche de l'Elixir de longue vie. — XII. Ouvrages récents sur le schisme anglais du XVIe s. — XIII. Frère Agnello de Souza.

Dans son n° d'août, la *Revue de Paris*, sous la signature de Robert Kanters, nous rappelle le souvenir du **Philosophe inconnu.** Il s'agit de Louis-Claude de Saint-Martin. Le titre de *Philosophe inconnu* est celui qu'il prit lui-même, en publiant ses œuvres. De fait, il était encore si peu connu, à la date de sa mort, qu'on put alors annoncer non pas son décès, mais celui d'un théosophe dont il avait été le disciple, le Portugais juif Martinez Pasqualis.

Louis-Claude de Saint-Martin était né à Amboise, le 18 janvier 1743, d'une famille de petite noblesse. Il y avait quatre générations qu'on voyait, dans sa famille, des fils uniques. Ce sera plus tard une de ses théories que le nombre quatre est le nombre parfait. Et cette pensée le remplira de satisfaction ! Il perdit sa mère tout jeune, son père se remaria et sa belle-mère sut conquérir l'affection de l'enfant. Il fit ses études à Pont-Levoy, un demi-siècle avant Balzac. Le premier livre qui fit impression sur lui fut l'*Art de se connaître Soy-Même* de Jacques Abbadie, pasteur protestant (1654-1727).

Un peu plus tard, faisant son droit, il s'exalte à la lecture des *Principes de Droit naturel* du suisse Burlamaqui (1694-1748). Ces deux volumes développèrent en lui un tempérament naturellement religieux. Mais le droit n'était pas son affaire. C'était trop sec.

— « Il lui fut toujours impossible, dit notre article, de comprendre qui avait gagné ou perdu un procès plaidé et jugé devant lui. »

Il n'avait pas la vocation de la chicane ! Grâce à la protection de Choiseul, il obtint, en juillet 1765, — à 22 ans —, un brevet de sous-lieutenant de grenadiers et fit partie du régiment de Foix, en garnison à Bordeaux. Ce régiment avait un temple maçonnique, comme beaucoup d'autres, à l'époque. Le capitaine de Grainville discerna les aptitudes de son lieutenant, et le fit entrer dans la secte. La franc-maçonnerie restait déiste, mais rationaliste. Elle prétendait éliminer les religions révélées, en les remplaçant par la religion naturelle. Mais la plupart des francs-maçons du temps étaient d'une pauvreté philosophique lamentable.

— « Des hommes de tous les pays, devait écrire Joseph de Maistre, qui, lui aussi, avait été franc-maçon, s'assemblent... pour se ranger sur deux lignes, jurer de ne pas révéler un secret qui n'existe pas, porter la main droite à l'épaule gauche, la ramener vers la droite, se mettre à table. Ne peut-on extravaguer, manger et boire avec excès, sans parler d'Hiram, du temple de Salomon, et de l'Etoile flamboyante ? »

Mais pendant que certains francs-maçons se bornaient à constituer une Eglise sans religion, d'autres, parmi eux, se jetaient dans l'illuminisme et l'occultisme, de façon à former une religion sans Eglise. Ce fut le cas de Martinez Pasqualis ou de Pasqually. Ce personnage, né en 1727, s'était converti au catholicisme, mais en gardant des principes issus de la cabale juive. Entré dans la franc-maçonnerie, il y avait créé un rite à lui. On appelait son système le *martinisme*. Saint-Martin était comme voué d'avance, par son nom même, à entrer dans cette secte. Il devint, en effet rapidement le principal disciple de Martinez, et s'éleva jusqu'aux plus hauts degrés de la secte, puis démissionna de l'armée pour devenir le secrétaire de Martinez et se consacrer tout entier à l'Ordre.

La secte des Martinistes a obtenu, dans l'*Enciclopedia cattolica*, un article court mais dense et précis. En voici un passage important :

— « Cette secte est d'importance notable pour l'étude du passage de l'illuminisme rationaliste au mysticisme romantique. Toujours, dans l'ambiance de la maçonnerie, elle est une réaction marquée contre l'humanitarisme et le déisme rationaliste du XVIIIe siècle. Elle mélange étrangement le théisme, le mysticisme néo-platonicien, le cabalisme, la magie, et elle assure que les exorcismes ne tendent qu'à l'affranchissement définitif de l'humanité. »

Saint-Martin, à la suite de son maître, en est donc venu à croire que chaque homme est appelé à une relation personnelle avec le « Grand-Architecte ». Cette relation est à la base du drame humain.

Martinez mourut à Saint-Domingue, le 20 septembre 1774. Il avait laissé un ouvrage intitulé *Traité de la réintégration des êtres dans leurs premières propriétés, vertus et puissances spirituelles et divines* (Paris, 1819).

Saint-Martin prit la succession de son maître, et

se considéra comme l'apôtre de la vérité. Il resta étroitement lié à la maçonnerie, en y faisant des expériences théurgiques et magnétiques, dans le genre des célèbres exhibitions de Mesmer. Au fond, c'était du spiritisme avec des pratiques de somnambulisme et d'hypnotisme. Saint-Martin se lia aussi intimement aux essais du mercier lyonnais, Jean-Baptiste Willermoz. Et ce fut chez lui, au coin du feu de la cuisine, qu'il composa son premier ouvrage : *Des Erreurs et de la Vérité* (1775). Comme nous l'avons dit, il l'avait signé : *le Philosophe inconnu* et il fit de même dans la suite.

Il y combat le matérialisme, veut ramener l'homme à sa vraie nature et à son vrai principe qui est Dieu. Il ne veut pas que l'on s'élève du monde à Dieu, mais que l'on monte d'abord à Dieu, pour comprendre ensuite le monde. On découvrira alors, dit-il, la *loi des Nombres*. Dieu est *l'unité*. La matière formée de trois éléments : la terre, l'eau et le feu, est sous le signe du nombre *trois*, ce qui indique sa fragilité. La perfection serait le nombre **quatre** !

Que tout cela est bizarre et enfantin ! Saint-Martin disait cependant assez de choses justes pour séduire beaucoup d'auditeurs et de lecteurs, mais surtout de lectrices et d'auditrices. Il plaisait à ces dernières par ses élucubrations mystico-sentimentales.

Il quitte cependant Willermoz, qui était trop despotique et en juin 1788, il fait, à Strasbourg, la rencontre de Charlotte de Bœcklin, une belle quadragénaire, digne et vertueuse, très pieuse et très mystique. C'était une protestante, très versée dans la Bible, et convertie au catholicisme. Saint-Martin reçut d'elle « le coup de foudre ». Il apprit par elle à connaître les ouvrages obscurs et puissants d'un théosophe protestant du XVI-XVII^{e} siècle, Jacob Bœhme (1575-1624), disciple de Paracelse, de Weigel et autres alchimistes. Le principal ouvrage de Bœhme était « *Aurora* » *ou l'aurore à son Lever* (1612). Pénétré de ses écrits, Saint-Martin publie lui-même *L'Homme de désir* (1790), *Ecce Homo* (1792), *Le Nouvel Homme* (1792). Au fond, il revient, comme par une découverte personnelle et avec des formules baroques ou inintelligibles, à un christianisme mystique, sans recours à l'Eglise. Il appelle Jésus-Christ « le Réparateur ». Il vit en doux rêveur, paisible et discret. Il peut dire de son état d'âme qu'il le « rend intérieurement et extérieurement tout couleur de rose ». On n'est pas plus champêtre et romantique. Il prie beaucoup.

« A force de dire Notre Père, écrivait-il, espérons que nous entendrons un jour dire : Mon Fils ! »

Il n'avait que 60 ans, quand il mourut, à Aulnay-sous-Bois, le 13 octobre 1803, en priant et en recommandant à ses amis de s'aimer entre eux et d'aimer Dieu. Ce doux mystique a exercé une influence indéniable sur des esprits tels que Joseph de Maistre, Balzac, Gérard de Nerval, Beaudelaire, Villiers, Péladan, Stanislas de Guaita et par lui, Maurice Barrès. Et l'article que nous analysons assure qu'il existe actuellement des sociétés martinistes qui se réclament de Saint-Martin, et que dans ces sociétés on trouve des hommes tels que Jean Paulhan, Mario Meunier, Rolland de Rénéville, André Billy.

La doctrine de Saint-Martin, ramenée à ses principes essentiels, est la suivante : la création tout entière n'est qu'un télégramme chiffré qui nous parle de Dieu, de sa grandeur et de notre premier état, avant la chute originelle. L'univers entier est construit selon une vaste et magnifique symbolique. Cette symbolique s'élève de degrés en degrés de la matière à l'homme. Il faut respecter la hiérarchie des êtres. L'échelon supérieur est l'homme. Mais l'homme est essentiellement une pensée de Dieu et il doit se lire en Dieu. Jusqu'ici, Saint-Martin est sûrement dans le vrai. Mais où il se trompe, c'est de croire qu'on l'a attendu pour savoir tant de belles choses. C'est un mystique égaré dans les chemins de traverse. Quelle distance entre lui et nos grands mystiques, si ailés, si sûrs, un Jean de la Croix, une Thérèse d'Avila ! Lui, il est de la lignée latérale et aventureuse des Paracelse, Khunrath, Bœhme, et il mérite d'être l'homme des *Rose-Croix*. Son mérite est d'avoir contribué à préserver, en face du matérialisme grossier du siècle, *l'homo religiosus*, l'homme qui vit en Dieu et qui vise à se diviniser en Dieu.

— « Madame Swetchine raconte, dit M. Kanters, qu'il se mettait en colère quand on parlait de l'autre vie et qu'il corrigeait brutalement : « Il n'y en a qu'une ! »

Et sur ce point encore, il avait bien raison. L'âme est immortelle. Il n'y a pour elle qu'une vie, avec toutefois une coupure importante que nous appelons la mort !

II

Sous le titre : *1953 commémorera le centenaire de La Défense de l'Eglise de l'abbé Gorini*, la revue de M. Daniel-Rops, *Ecclesia* (août), rappelle la carrière de ce prêtre qui fut le modèle des chercheurs et des érudits dans la vie de curé de campagne.

L'abbé Gorini était né à Bourg, le 29 octobre 1803, et il fut l'un des premiers élèves du Grand Séminaire de Brou, lorsque le diocèse de Belley fut reconstitué, en 1822. Ordonné prêtre le 18 mars 1827, il fut d'abord vicaire à Nantua, puis en octobre de la même année, professeur de seconde au séminaire de Meximieux. Malheureusement, il fut impliqué, assez sottement, dans un enfantillage quelque peu irrespectueux envers le supérieur de la maison, M. Pansut, qui prit la chose très mal. L'abbé Gorini fut débarqué et envoyé en disgrâce au hameau de la Tranclière, chapelle vicariale dépendant de Certines. Il fit diversion à sa peine en se livrant à un travail acharné.

La petite paroisse de 250 âmes qui lui était confiée et où, du reste, il ne laissa rien en souffrance, ne pouvait suffire à absorber tout son temps. Il se jeta dans la lecture des Pères de l'Eglise, puis dans celle des historiens contemporains, Augustin Thierry, Guizot, Michelet, Edgar Quinet, Henri Martin « et quelques autres sombrés dans un oubli équitable ». Comme l'abbé n'avait pas de livres, il allait les chercher à la bibliothèque de Bourg. Il n'était pas rare de le trouver sur le chemin de la Tranclière à Bourg, portant sur son dos des paquets énormes de livres.

— « Chaque semaine, écrit *Ecclesia*, sous la signature de Fernand Martin d'Auxois, l'abbé part de grand matin à pied ou profite de la voiture d'un paysan. Toute la journée, il lit, fouille les rayons, prend des notes, amasse une provision de matériaux pour le travail à

domicile et le soir, ployant sous le faix de lourds « in-folios » et portant à la main, dans un sac, d'autres volumes plus maniables, il regagne son presbytère. »

Les gamins l'ont surnommé « le Curé aux Gros Livres ».

Et ce travail dure huit ans, dix ans. L'abbé passe souvent ses nuits, penché sur les textes, et au milieu d'un fouillis invraisemblable de paperasses et de dossiers. Il entasse, il entasse. Mais il ne songe aucunement à la publicité. Il travaille pour lui seul, pour le plaisir, pour le culte de la vérité! C'est magnifique. Il faut que ce soit son évêque, Mgr Devie, qui l'oblige à publier le fruit de ses recherches. Il se met donc à un lent et long travail de rédaction. Ce travail, il l'accomplit, dans une nouvelle paroisse. En 1847, en effet, il a quitté le « trou » de La Tranclière pour devenir curé de Saint-Denis, aux portes de Bourg. Et dans l'église de cette paroisse, une plaque commémorative rappelle l'effort merveilleux de cet excellent curé. Enfin, en 1853, il y a exactement cent ans, l'abbé Gorini publie son ouvrage essentiel : *La Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Aug. et Améd. Thierry*, etc.

L'ouvrage dans son édition définitive comportera 4 volumes, que l'on consulte encore avec fruit. Lacordaire a relevé « la justesse des preuves rehaussée par la correction élégante du style et le ton de modération. » Montalembert vante aussi cette modération toute chrétienne du langage, et place ce travail « au premier rang des productions historiques du siècle ».

Ce qui fut mieux encore, c'est qu'Augustin Thierry reconnut loyalement ses erreurs et s'engagea à les corriger dans une édition ultérieure de son *Histoire de la Conquête d'Angleterre*. Il eut avec l'abbé Gorini une correspondance suivie, qui le rapprocha de la religion. Vers la fin de sa vie, il fut en relations étroites avec Gratry et le futur cardinal Perraud. Il se faisait lire la messe, chaque dimanche, dans sa chambre de paralytique.

Henri Martin eut également la franchise de donner raison à l'abbé Gorini contre ses propres affirmations. Assurément, les travaux du bon curé de Saint-Denis ne sont plus à la page des connaissances historiques actuelles, mais ils ont marqué une étape dans la recherche. Ils ont fait honneur au clergé et spécialement au clergé rural. Des notes innombrables que l'abbé Gorini avait prises au cours de ses lectures, ses amis et admirateurs, MM. Monier et de Boudard, tirèrent, après sa mort, sous la direction de M. J.-B. Martin, vicaire général d'Avignon, trois volumes de *Mélanges littéraires des Pères latins* (1864).

Mais à cette date, Gorini était allé recevoir la récompense de son acharné labeur. Usé par le travail intellectuel et par le soin de sa paroisse, il avait dû démissionner de sa cure de Saint-Denis, le 16 janvier 1859. Il s'était alors retiré dans sa famille à Bourg, et c'est là qu'il mourut le 25 octobre 1859, 2 mois et demi après le saint Curé d'Ars. Il lui manquait quatre jours pour avoir achevé ses 56 ans. Le curé d'Ars, lui, usé par des travaux d'une autre sorte, avait atteint ses 73 ans!

Comme le dit avec fierté le chanoine Alloing, l'historien du diocèse de Belley (1938) :

— « Saint Jean-Marie Vianney, le bienheureux Chanel, l'abbé Gorini, quel admirable triptyque à l'entrée de la galerie consacrée aux curés du diocèse de Belley » (p. 661).

En terminant son article d'*Ecclesia*, l'auteur nous dit :

— « Si la recherche scientifique a atteint dans l'Eglise le degré où nous la voyons portée aujourd'hui, ne convient-il pas d'en faire remonter pour une grande part le mérite au curé de La Tranclière, dont l'effort opiniâtre sut imposer la vérité, qui libère en histoire comme partout ailleurs. »

Pleinement d'accord !

III

La mode est aux centenaires. Et il faut avouer que cette mode fournit une occasion bien tentante de réveiller le souvenir des événements du passé. Nous avons célébré cette année les centenaires de sainte Claire et de saint Bernard. On prépare pour l'an prochain celui de la naissance de saint Augustin. Par contre on a parfaitement oublié celui de l'admirable saint Paulin de Nole, le rival de Prudence dans la poésie chrétienne du IVe siècle.

On n'a pas omis, tout à l'inverse, le centenaire de la naissance d'Henri IV, en 1553, et c'est ce qui amène M. Maurice Andrieux à nous parler de son assassinat en mai 1610, dans *Hommes et Mondes* du mois d'août.

La mort d'Henri IV, il paraît que nul événement ne fut aussi souvent et ouvertement prédit que celui-là. A vrai dire, les prophètes avaient beau jeu alors, à prédire l'assassinat d'un prince. Le fait était passé à l'état d'institution. François de Guise, Henri de Guise, son fils, Coligny, Henri III! Cela faisait bien des noms déjà! Celui d'Henri IV avait plusieurs fois failli s'y ajouter ; aussi parlait-on beaucoup de la mort violente qui l'attendait. L'ambassadeur de Hollande crut devoir en avertir la reine. Dans son pays on donnait l'assassinat du roi comme imminent. D'Allemagne venaient des avertissements semblables. Il ne se passait pas de jour que le roi ne fût invité à la prudence et à la méfiance.

Mais comme de tels avis lui avaient été prodigués toute sa vie, il n'en tenait aucun compte. Il avait échappé à tant de combats et de complots qu'il se tenait comme préservé par la Providence. Ni la comète de 1609, ni les débordements sinistres de la Loire, ni les prédictions de Nostradamus, ni celles des astrologues ne parvenaient à lui donner des craintes.

— « Lorsque Thomassin, qui était le premier astrologue de son temps, l'avait prévenu d'avoir à se garder du mois de mai 1610, jusqu'à lui désigner — lui aussi — « le jour et l'heure qu'il devait être tué », il s'était cruellement moqué de lui et de son astrologie, « le prenant, nous a rapporté l'Estoile, tantost aux cheveux, tantost à la barbe, lui fist faire deux ou trois tours de chambre et le renvoïa monstrant le peu de foi qu'il ajoustait aux prédictions de tous ces beaux devins. »

Il se moqua de même d'un songe prémonitoire de la reine, en disant que « songes étaient mensonges ». Toute la cour, cependant, était comme obsédée de la crainte d'un malheur. Ce fut lui qui essaya de rasséréner les courtisans, en leur disant :

— « Vous êtes des fous de vous amuser à ces pronostiques, il y a trente ans que les astrologues et charlatans qui feignent de l'être me prédisent chaque année que je cours fortune de mourir. Et celle que je mour-

ray, on remarquera lors tous les présages quy m'en ont adverti en icelle, dont l'un fera cas et on ne parlera pas de ceux qui sont advenus les années précédentes. »

Cependant, il semble avoir été beaucoup moins assuré qu'il ne voulait le paraître, car il avait dit à Sully et à Bassompierre des paroles qu'ils ont rapportées dans leur Mémoires et dont il ressort qu'il s'attendait à une mort prochaine et qu'il ne pourrait faire la campagne d'Allemagne qu'il avait projetée.

— « Au matin du jour fatal, ses appréhensions avaient pris le caractère d'une obsession véritable. On le voit prolonger sa prière bien au-delà du temps qu'il lui consacrait d'habitude, et même se faire apporter son livre d'heures dans son lit. Bien que la reine et le duc de Vendôme (son fils naturel), très impressionnés par les horoscopes qui avaient fixé à ce jour du 14 mai la date de la mort du roi, l'aient supplié de ne point quitter le Louvre, il s'arracha à leurs instances pour aller entendre la Messe aux Feuillants, à l'heure même où Ravaillac assistait à l'office divin dans l'église toute voisine de St-Benoît. »

A son retour de la messe, le roi était rentré au Louvre. Il s'était montré gai après déjeuner, et il avait, selon son habitude de vert-galant, folâtré avec les dames, qu'il aimait à scandaliser par ses propos. Mais il se montrait fiévreux, inquiet. Le temps lui durait, sans savoir pourquoi. Il demanda à l'exempt de service quelle heure il était. L'exempt lui dit : quatre heures, puis le voyant ennuyé, osa ajouter : « Sire, je vois Votre Majesté triste et toute pensive. Il faudrait mieux prendre l'air : cela la réjouirait ! » — « C'est bien dit, répondit le roi. Eh bien ! faites apprêter mon carrosse, j'irai à l'Arsenal voir le duc de Sully qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui. »

C'en était fait. Cette décision soudaine était ce que nous appelons « l'appel du destin ». Chose curieuse, Ravaillac, de son côté, hésitait, ne savait ce qu'il voulait faire, et ne fut présent sur le parcours que par un hasard imprévisible.

Qui était donc ce personnage ? Un homme de forte stature, mais « extrêmement mal emminé », avec une barbe et des cheveux fauves, de gros yeux enfoncés dans leur orbites, des narines largement ouvertes, toutes les allures d'un forcené brutal et cruel. Et pourtant avec ces airs d'ogre implacable, une certaine mélancolie, des apparences de rêveur et une voix très douce.

Il avait 32 ans, étant né en 1578, à Touvres, près d'Angoulême, de famille pauvre. Il avait fait bien des métiers : valet de chambre, maître d'école, clerc de procureur, solliciteur de procès, novice chez les Feuillants qui l'avaient chassé pour ses extravagances. C'était une espèce de fou, ou du moins de visionnaire, hanté de rêves mystiques et sanglants. Il se croit le dépositaire des « secrets de la Providence éternelle ». Il entend en lui-même Dieu qui lui parle et le charge d'exécuter ses jugements. Finalement, dès 1607, il se croit nommément et impérativement désigné pour assassiner le roi. Il s'exalte de plus en plus. Il recueille les rumeurs, les propos contre les huguenots, contre un roi qu'on juge mal converti en raison de la faveur qu'il garde pour certains de ses anciens coreligionnaires. Il entend dire couramment, dans certains milieux, qu'il est licite de se défaire d'un « tyran usurpateur ».

Au mois de mai 1609, il vient une première fois à Paris, non pour tuer le roi, mais pour lui parler et l' « induire à faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée ». A cette date, il discute en lui-même pour savoir si le salut de son âme est compatible avec l'assassinat du roi. Mais il ne put voir le roi et revint à Angoulême de plus en plus agité et assombri. Vers Noël 1609, on parle d'une Saint-Barthélemy des catholiques ! Des rumeurs de guerre en Allemagne, en faveur des protestants, circulent. Ravaillac sent se réveiller ses projets régicides. A tout prix, il faut s'opposer aux desseins d'un roi allié aux protestants allemands. Il revient à Paris. De nouveau, il cherche à voir le roi, pour l'avertir, pour le convertir, s'il le peut. Mais il est écarté par la garde du Louvre. Alors Ravaillac consulte des théologiens, des Feuillants, le curé de St-Séverin, des Jacobins, qui tous l'éconduisent. Le jésuite d'Aubigny lui dit : « Otez tout cela de votre esprit, dites des chapelets, mangez de bons potages retournez en votre pays. » Mais Ravaillac s'obstine. Un jour, il rencontre le roi, s'approche de son carrosse arrêté et lui crie : « Sire, au nom de N.-S. J.-C., et de la sainte Vierge Marie, faites que je parle à vous ». Pour toute réponse, il reçoit un coup de bâton d'un valet, et, découragé, revient une dernière fois à Angoulême.

Il passe son Carême dans la prière et le jeûne. Mais il apprend que le roi allait partir en guerre en faveur des princes huguenots d'Allemagne, et qu'il avait prononcé des paroles insultantes pour le pape. Alors, son projet d'assassinat le reprend. Il n'ose communier le jour de Pâques, mais il accompagne sa vieille mère à la Table Sainte et se tient derrière elle pendant qu'elle communie, trompant ainsi sa propre faim de l'hostie sainte ! Puis, le jour même, il part pour Paris. Il vole dans une auberge le couteau de son crime, le fait affiler, puis se met en faction, pour surveiller les sorties du roi. Cependant, au début de mai le doute le reprend. Il repart pour Angoulême et va jusqu'à Etampes, où il s'abîme en des prières d'où il sort convaincu de sa mission de dément ! Il revient donc sur Paris, laisse passer le jour du couronnement de la reine. Mais le 14 mai, il est sur le parcours du roi.

Il faisait un temps superbe. A un moment, le carrosse royal s'arrêta et Ravaillac faillit faire son coup, mais le hasard l'en empêcha. Le carrosse reprit sa marche, et Ravaillac courut derrière, en cachant sous son manteau son couteau ouvert. Mais voici que le carrosse, sans qu'on sache pourquoi, s'engage dans la rue de la Ferronnerie, qui n'était pas sur le chemin de l'Arsenal où logeait Sully. La rue était étroite et encombrée. Le cocher mit ses chevaux au pas. Le roi avait les deux mains autour du cou de ses voisins, le duc de la Force et le duc d'Epernon. Il présentait ainsi sa poitrine sans défense. A un moment, le carrosse fit pencher le roi. Ravaillac saisit cet instant avec une promptitude foudroyante. Il mit un pied sur une roue du carrosse, l'autre sur une borne qui servait de montoir, se pencha vers le roi et, avant que nul n'ait pu le prévenir, lui porta un premier coup de couteau au-dessus du cœur, puis un second qui trancha l'aorte. Le couteau, cette fois, avait pénétré si avant dans le corps du roi que le pouce du meurtrier toucha le pourpoint de la victime. « Son couteau,

dira-t-il, au cours du procès, avait donné dans le corps du roi comme dans une botte de foin. »

Au premier coup, le roi avait dit : « Je suis blessé ». Au second : « Ce n'est rien ! » Mais un flot de sang jaillit de sa bouche. Il était mort avant d'entendre La Force lui dire : « Ah ! sire, souvenez-vous de Dieu ! »

On devine l'émoi dans Paris, à la Cour d'abord, puis dans la ville, enfin dans la France entière ! Les jeunes et les vieux pleuraient, s'arrachaient les cheveux, maudissaient l'horrible « parricide ». « Que deviendrons-nous ? » s'écriaient des hommes de toute qualité. De ce jour, Henri IV, qui avait eu bien des amis, mais aussi bien des ennemis, entra dans la légende ! Ravaillac seul gardait son sang-froid et se félicitait d'avoir accompli sa tâche ! Il se posait en justicier de Dieu. Et il ajoutait :

« Dieu me pardonnera et il me fera participer aux communions que les religieux et les religieuses et tous les bons catholiques font sur la terre. »

Il raconta avec complaisance, au cours de son procès toutes les péripéties que nous avons résumées au sujet de son dessein, et ne cessa d'affirmer qu'il n'avait jamais eu de complice. Il fut écartelé par quatre chevaux, en présence « d'un nombre infini de peuple de divers âges, sexes et qualité », le 27 mai, 13 jours après le crime ! Le corps du roi, déposé à St-Denis, fut détruit en 1793, après de stupides outrages. Le cœur avait été transporté au collège des jésuites de La Flèche.

— « L'immense foule de peuple qu'on vit assemblée sur le chemin de St-Denis et au bord des routes de La Flèche témoigna suffisamment (de sa popularité) par ses larmes et ses prières. »

IV

Parmi les articles intéressants que nous apporte la revue *Science et Avenir* du mois d'août, je voudrais donner un aperçu de celui de M. G. Cohen intitulé **le Tunnel sous le Mont-Blanc.**

Les relations entre la France et l'Italie ne cessent de devenir plus étroites. Le développement intense du tourisme automobile exige des trajets aussi rapides, aussi courts, et aussi pittoresques que possible. Sans doute, il existe des cols, mais ils ne sont utilisables que durant les mois d'été. Et pourtant quelle différence de distance ! Par le Mont-Cenis, Paris-Rome représente 1.450 km., tandis que par la Côte d'Azur, on compte 1.770 km., soit 320 de plus. L'idée d'un tunnel qui permettrait de franchir les Alpes en voiture, même durant les mois d'automne et d'hiver, est à l'ordre du jour. Seulement, où le percer ? Les uns disent : à côté du tunnel du chemin de fer de Modane à Bardonèche : il serait plus facile, moins élevé, moins coûteux. Mais d'autres répliquent : passer « sous le Mont-Blanc » ! Ce nom seul sera une attraction. Ce tunnel sera plus près de Paris, moins au sud que le précédent, plus attirant pour les étrangers, Belges, Anglais, Hollandais, traversant la France, vers l'Italie.

Les techniciens sont donc au travail. Un projet de percement est dressé. On a aujourd'hui des moyens bien plus puissants que lors des percements antérieurs. Au Mont-Cenis, attaqué en 1857, on ne travaillait qu'à la pelle, et on n'avançait que de 63 centimètres par jour ! Au bout de 3 ans, on n'avait fait que 725 mètres. A cette allure, il aurait fallu 60 ans ! Mais en 1861, on put mettre en action des perforeuses pneumatiques, si bien qu'en 1871, le tunnel était terminé. Le percement du Saint-Gothard, très mouvementé, en raison des températures et des inondations que l'on rencontra, demanda 7 ans d'efforts. Au Simplon, mêmes difficultés : sources glacées, sources chaudes, phénomènes de tassement, éclatement de roches, analogues à des secousses sismiques. Mais on avait encore fait des progrès dans l'art de creuser des galeries. Actuellement, des creusements de cette nature sont devenus chose courante. L'Electricité de France, en 6 ans, de 1947 à 1952, n'a pas percé moins de 338 km de galeries diverses dont celle de l'Isère-Arc, qui mesure 11.700 mètres de long. Aujourd'hui donc à l'aide de la pelle *Conway* et du *Jumbo*, équipé de 16 marteaux pneumatiques et de fleurets, on compte pouvoir avancer de 9 à 12 m. par journée de 24 heures. Il faudrait donc environ 1000 jours, ou moins de 3 ans, pour le tunnel sous le Mont-Blanc.

Le tracé est déjà fait. Il ne passerait pas exactement sous le sommet de 4.807 mètres, mais sous l'Aiguille du Midi, puis sous le Glacier du Géant. L'entrée du tunnel serait percée au-dessus du hameau des Pèlerins, entre Chamonix et le glacier des Bossons, vers la cascade du « Dard », à 1.203 m d'altitude. La galerie irait en montant à 3 %, pour atteindre 1.585 m. sous le Glacier du Géant. Puis la route descendrait en pente douce (2,3 %) vers la sortie italienne, au-dessus du village d'Entrêves, à une altitude de 1.380 m. Au total, le parcours souterrain serait de 11.900 m. On construirait en dos d'âne pour faciliter l'écoulement des eaux. Les spécialistes estiment qu'on ne doit pas trouver de grandes difficultés d'ordre géologique. Du côté français, la roche, pendant 2 km. 5, sera du schiste cristallin dur. Viendra ensuite la protogine, sorte de granit à gros grains, caractéristique du massif alpin. On trouvera sans doute aussi des régions de roches écrasées et instables qu'il faudra étançonner puissamment. Des éclatements aussi sont possibles. Mais on croit que le massif du Mont-Blanc est le plus « sain » de la chaîne des Alpes. On y atteindra au centre des températures de 50 degrés ! Puis au moins 5 km. à 40°. Il faudra sûrement une forte ventilation. C'est que le passage incessant des automobiles dégagera des gaz délétères en quantité. Pour ceux qui traversent en vitesse, rien de dangereux, mais pour ceux qui auraient une panne !... On compte 3 m. 50 de large dans chaque sens, plus deux trottoirs latéraux de 35 cm., ce qui, au total fera une largeur de tunnel de 7 m. 70. La voûte aura 4 m. 80 de hauteur au centre et 4 m. 35 sur les côtés. Tous les 500 mètres, un garage de 20 m. de long et de 3 m. de large abritera les véhicules en panne. Sous la chaussée, pour l'écoulement des eaux et la ventilation, il se trouvera une rigole de 2 m. sur 2.

C'est le problème de la ventilation qui préoccupe le plus les ingénieurs. Le plus long tunnel urbain, celui de Lyon - Croix-Rousse, n'a que 1.800 m. de longueur. Mais pour 12 km., il faut voir grand et juste. Un système de ventilation artificielle coûtera cher. Les solutions ne sont pas encore arrêtées. De toute façon, le tunnel sous le Mont-Blanc n'est pas pour demain et les automobilistes ont le temps de

faire des projets pour le franchir. Il est possible que l'attraction soit assez forte pour qu'il arrive au Mont-Blanc ce qui est arrivé à la Croix-Rousse, où le tunnel a un débit très supérieur à ce qui avait été prévu.

V

Radio-Moscou a annoncé, dans la nuit du 9 au 10 juillet 1953, l'exécution politique de Laurent Béria, le N° 2 du triumvirat qui avait succédé à Staline, en mars dernier. Les motifs de cette chute sont énoncés, dans les communiqués communistes en des termes d'une telle banalité et d'une si criante invraisemblance qu'on se demande, de ce côté-ci du rideau de fer, jusqu'à quel point peut aller la sottise et l'absence d'imagination des maîtres du Kremlin. Béria, en effet, est inculpé d'être devenu « un aventurier et un mercenaire des puissances étrangères », d'avoir poursuivi une « politique de capitulation », d'avoir rendu plus actifs les éléments « nationalistes bourgeois », etc.

Personne ne s'y est trompé. Il s'agissait tout simplement d'un « règlement de comptes » entre deux hommes du « milieu », entre Malenkov et Béria. Dans *Orizzonti* du 18 juillet, Jean Coste résume les appréciations et conjectures du monde occidental, à ce sujet. Il est possible que l'arrestation de Béria, annoncée seulement le 8-9 juillet, remonte au 27 juin, date où des concentrations de chars furent faites autour du palais de la Police où habitait Béria.

Il me semble que la note la plus juste a été donnée, sur ce point, par Gaston Riou, dans *Hommes et Mondes*, d'août, sous le titre : **Le Coin des Dictateurs.** Il s'agirait d'une simple querelle intérieure. Les oligarques du Kremlin, dans leurs querelles privées, ne pensent pas au monde extérieur car ils le dédaignent trop pour cela. « Ils le croient dupable et condamné. Telle est leur passion hégémonique qu'ils ne doutent pas, l'heure venue, de le détruire. L'orgueil soviétique est incommensurable. » L'éloignement de Béria fait partie des invariants de la Russie de toujours. La Russie est césarienne. Elle tend à l'unité. Malenkov a vaincu cette fois. Qui vaincra la prochaine fois ? On ne sait. Peut-être l'armée, ennemie de la police. Ce que je voudrais citer, c'est ce tableau fait par Gaston Riou, de la psychologie de ces maîtres du monde [1] :

— « Malenkov, écrit-il, création *ex nihilo* de Staline, Ouralien cinquantenaire, avec je ne sais quoi de potache dans le visage, familier du Kremlin depuis presque la robe prétexte, et faisant volontiers avec les gens « le brave type » essoufflé aux besognes — car ce cube de graisse est plus arrondi aux angles qu'on ne pense, il est sceptique à fond, et pas trop doué du côté de la gratitude, — Malenkov, dis-je, se moque, à part lui, du marxisme et de tous les *ismes :* il joue un jeu strictement personnel. D'ailleurs ses émules aussi. Les saints sont morts... Cette actuelle brochette de tyrans, qui travaillent côte-à-côte dans le Kremlin autour de la même table, qui s'interpellent avec des diminutifs affectueux, qui déjeunent ensemble au mess politique, et poussent, à l'unisson, à la vodka, de formidables éclats de rire, sont des ennemis inexpiables, des rivaux à mort. Leur esprit est bourrelé de tactiques secrètes, défensives et offensives ; leur être n'est que complots. Nulle religion sincèrement partagée ne les garantissant l'un de l'autre, leur seul recours est la ruse et la force... »

Mais à ce tableau qui semble nous représenter une ménagerie de grands fauves, voici que Serge Tiflis, dans *Orizzonti* du 26 juillet, ajoute une note nouvelle et inattendue, par un article intitulé, en italien : *Faisons connaissance des First ladies russes.* En sous-titre explicatif : *Pour la femme soviétique, le salon est un guet-apens.*

En abordant cette question du rôle des femmes, dans la tragédie russe, on pourrait craindre de tomber dans le roman policier. Mais on va voir combien les choses s'expliquent naturellement, sous l'aspect féminin. Malenkov a épousé, en 1938, une belle brune, qui était élève du Conservatoire de musique de Moscou, et dont le prénom était Hélène : sourcils noirs, yeux châtains, ligne svelte et élancée. Elle avait connu Malenkov en 1935, et n'avait alors que 19 ans. Mais elle eut de la peine à se décider à l'épouser, car Malenkov faisait déjà de l'obésité et du tangage dans l'allure ! Staline assista au mariage et leur fit don d'un « cottage » dans le voisinage de sa résidence d'été. Staline trouva Hélène très sympathique et elle ne connut, durant un temps, aucune rivale dans sa faveur. Mais un jour apparut Tamara, la femme de Béria ! Tamara était, elle aussi, une chanteuse. Mais elle était aussi blonde qu'Hélène était brune. De plus elle était géorgienne. Quand Staline eut fait sa connaissance, il en demeura charmé. Et surtout, Tamara pouvait lui chanter les chansons de son enfance, en géorgien. Il n'y eut plus rien au-dessus d'elle ! On comprend la fureur d'Hélène, sa jalousie atroce, ses désirs de vengeance, envers Tamara Béria. Ainsi la rivalité des deux hommes se compliquait de la rivalité de leurs femmes. On assure que, dans les ménageries, les tigresses sont plus terribles que les tigres !

On pourrait, pour compléter la liste des « first ladies » de Russie, donner le nom d'une troisième femme : celle de Molotov. Elle se nomme Sara. Son nom de jeune fille, presque impossible à prononcer pour une gorge occidentale : *Schemschuschne*, signifierait la « mère-perle ». Selon d'autres pourtant ce nom est un nom de guerre, un nom d'emprunt. Quoi qu'il en soit, Sara est, elle aussi, en son genre, un personnage très particulier. Elle a la passion de la politique et n'a de cesse qu'elle n'ait obtenu par son mari un petit poste de ministresse. Elle fut vice-ministre de l'Industrie, dans le secteur des pêcheries nationales. Elle se mit au travail avec grande énergie, allant à son bureau le matin de très bonne heure et ne rentrant que tard à la maison. Les époux Molotov ne se voyaient que rarement. On assure que Molotov n'en souffrait que médiocrement. Mais bientôt il y eut un scandale dans le secteur des pêcheries. La pêche et le marché aux poissons donnèrent des signes de faiblesse. Une enquête discrète conclut à l'existence de combinaisons suspectes entre la Molotov et les officiers de la marine marchande. Elle était criblée de dettes ! Tout Moscou en parla, mais nul n'osa l'attaquer ouvertement. Elle faisait partie des « intouchables » d'en haut. Quand la guerre éclata, elle perdit cependant son poste de vice-ministre.

Pendant ce temps la lutte continuait entre Hé-

[1] Voir dans le même sens, sur Béria et les luttes du Kremlin, l'article d'André Visson, dans *Sélection* de septembre : *Le plus grand mystère du siècle.*

lène et Tamara. En 1943, Hélène Malenkov fut chargée du rôle principal dans le mélodrame *Rachel*, traduit de Maupassant. Cela fournit l'occasion à Tamara Béria de crier au scandale, en raison des allures trop « françaises » de sa rivale. Le bruit de la querelle parvint jusqu'aux oreilles de Staline, qui, très sèchement, ordonna aux deux rivales de se retirer à la campagne. La guerre finie, une évolution marquée s'opéra dans le monde féminin de Moscou. Les Russes avaient rapporté de la guerre des bijoux, des modes, des costumes, tout un appareil de luxe féminin en usage dans les grandes villes d'Occident. Les femmes des ambassadeurs accrédités à Moscou contribuèrent aussi, par leurs toilettes, à transformer la société féminine communiste. Pendant que la femme de Molotov retournait à la politique et devenait, cette fois, vice-ministre des cosmétiques, Hélène et Tamara reprenaient leur lutte. Sara Molotov devait bientôt être démissionnée d'office par Staline, pour incapacité. Hélène et Tamara ouvraient, à la manière occidentale, chacune un « salon littéraire ». Elles y recevaient des artistes, des écrivains, des savants. Mais la règle, fort strictement observée, était que tout ce qui arrivait chez Tamara devait être âprement critiqué chez Hélène, et *vice-versa*. Les deux salons devinrent en peu de temps deux clubs ennemis, fréquentés par tout ce que Moscou comptait de hauts personnages. La guerre de clans se déroulait avec une fureur croissante. On comprend qu'au moment où l'hostilité entre Malenkov et Béria éclata avec une tragique violence, les femmes et leurs habitués aient pris part à la bataille avec une passion irréfrénable.

Le clan Malenkov a été vainqueur. Le puissant Béria, ministre de l'Intérieur, chef de la police secrète, fut destitué et disparut. Qu'est devenue sa blonde et souriante compagne ? On apprendra sans doute un jour qu'elle a dû suivre le destin de son mari. Les jeux de salons féminins, en Russie, débouchent ainsi sur les prisons ! Et c'est logique ! sur le plan horriblement humain, qui est le seul plan admis dans l'idéologie marxiste !

VI

Nous ne quitterons pas le n° d'*Orizzonti*, sans dire un mot, avec Rosario F. Esposito, d'un illustre catholique anglais, qui vient de mourir : **Hilaire Belloc.**

Son nom est de ceux qui ne doivent pas être oubliés. Le titre et le sous-titre de l'article méritent d'être traduits exactement : titre : « *Il reprocha à l'Angleterre quatre siècles d'ignorance* », — sous-titre : « Après la mort de son second fils, survenue en 1941, sous les coups des nazis, Belloc ne retrouva plus sa combativité et se retira, dans l'attente de la mort, dans sa villa où il n'avait ni l'électricité ni l'eau courante ».

Belloc était né, en 1870 (par erreur 1871, selon *Larousse du XX^e^ s.*) à La Celle-Saint-Cloud, près de Paris. Son père était français, sa mère anglaise. Cette dernière, très lancée dans le mouvement féministe, se battit toute sa vie pour le vote des femmes. Ardente anti-esclavagiste, elle avait traduit en français *la Case de l'Oncle Tom*. Elle fut, naturellement, la principale éducatrice de son fils. Hilaire fut élevé en Angleterre, devint étudiant à Oxford, mais il fit son service en France, où il se montra un artilleur médiocre. Naturalisé Anglais en 1903 il devint membre de la Chambre des Communes de 1906 à 1910. Il s'était spécialisé dans l'histoire. On lui a reproché, dans ce domaine — comme je l'ai entendu de bouches anglaises autorisées— de manquer de précision dans ses dates et ses chiffres. Mais ce que tout le monde lui accorde, c'est le « sens profond de l'histoire », le don d'évocation, le don d'intelligence des faits, le don d'exposition, la sûreté fondamentale de la documentation, mises à part quelques négligences de datation, somme toute secondaires. Belloc était devenu, avec Chesterton, l'un « des gros calibres » du catholicisme anglais. Mais Gilbert-Keith Chesterton, né trois ou quatre ans après Belloc, l'a précédé de 17 ans dans la tombe, car il est mort en 1936, à l'âge de 62 ans, tandis que Belloc aura atteint ses 83 ans. Chesterton était un écrivain plus original, plus primesautier. On a comparé son style à une flèche gothique, dont, à tout instant, jaillit un ornement inattendu, à gauche ou à droite, une courbe élégante, un fleuron étrange. Belloc, peut-être, en raison de son séjour en France, de son ascendance française, a un style plus classique, plus sobre, plus ordonné. Mais il avait également, comme Chesterton, un sens vigoureux de l'humour. Il ne craignait aucun adversaire, avec un complexe de supériorité en sa qualité de catholique, sûr de sa foi et de sa doctrine. Il osa s'attaquer — et sans respect ni pitié — à des adversaires redoutables tels que Bernard Shaw ou le matérialiste Wells. Son œuvre est considérable : environ 150 volumes. Il y a de tout : de l'histoire, de l'art militaire, des poèmes sérieux ou burlesques, des épigrammes, des fables, et par-dessus tout de la critique et de la polémique politiques. Son court passage à la Chambre des Communes l'avait convaincu que la Chambre et la sacrée Constitution anglaises étaient corrompues jusqu'aux moelles !

Il était à fond pour la collaboration anglo-européenne. Mais il approuvait Chesterton d'avoir écrit que « lorsque tous les peuples européens se seraient enfin décidés à se donner la main, le peuple anglais serait toujours le dernier à accepter l'invitation !... »

Pour Belloc, habitué à remonter aux sources profondes des maux de notre temps, le bacille le plus nocif pour la santé européenne fut la soi-disant réforme protestante. C'est elle qui a rompu l'unité chrétienne, dressé les nations les unes contre les autres, achevé l'œuvre des barbares, rompant l'unité de l'empire romain que continuait l'Eglise catholique romaine.

Belloc a cruellement souffert des deux guerres abominables qui ont ruiné l'Europe et l'ont livrée au choc des deux blocs rivaux : Russie-Amérique. Il perdit son fils aîné, durant la première guerre. Et son second fils, fait prisonnier par les Allemands, périt en captivité ! Belloc, en recevant cette nouvelle, en 1941, alors qu'il avait 71 ans, se retira à King's-Land, au Sussex, où il avait sa maison de campagne. Victime d'une attaque d'apoplexie, il resta privé de l'usage de la main qui avait tant manœuvré la plume, mais plus encore, privé de courage en face d'un monde en proie à la folie. Les nombreuses bougies, sous le feu desquelles il avait tant écrit, ne brûlaient plus que devant les photographies de ses fils, dans la chapelle domes-

tique dédiée à la « Vierge Reine ». Il n'avait jamais permis à la « civilisation moderne » d'empiéter sur la vieille demeure qu'il habitait, et qui comptait cinq siècles d'existence. Pas d'électricité pas de tuyauterie pour l'eau courante. Durant les journées chaudes, il aimait à prendre le frais, dans la cour, située derrière la cuisine, parmi des parterres fleuris, et sous l'épais feuillage d'un gigantesque mûrier. C'était là qu'il recevait ses amis et ses disciples, car il avait fait école et il comptait de nombreux admirateurs. On dînait dehors et l'on discutait à perte de vue sur des plans de bataille qui se concrétisaient en articles dans les journaux catholiques, ou même les autres. Parmi les intimes de Belloc on avait compté Chesterton, Maurice Baring, F. E. Smith, l'irrésistible avocat devenu Lord Birckenhead.

Au soir du 16 juillet dernier, il s'était assis paisiblement au coin de son feu, pour réchauffer ses membres fatigués et glacés. Que se passa-t-il alors ? La lassitude fut sans doute telle qu'il tomba de son fauteuil dans son feu, comme un vieux chêne qui s'écroule d'un seul coup. Quand on le releva il portait de graves brûlures à la tête et aux épaules. Onze jours plus tard, le 27 juillet, il aurait célébré son 83e anniversaire.

Chesterton, Belloc, ces deux noms resteront unis dans l'histoire du catholicisme anglais. Chesterton avec son perpétuel cigare, comme Churchill, et Belloc avec sa pipe, comme Herriot. Mais ni le cigare, ni la pipe ne sont ici le principal : C'est le dedans que Dieu voit : *Deus autem intuetur cor !*

Donnons, en terminant, un aperçu sommaire des titres d'ouvrages de Belloc :

En histoire : monographies sur Jeanne d'Arc, Jacques II, Danton, Marie-Antoinette, Robespierre, Cromwell, Richelieu, Histoire d'Angleterre, Miniatures d'Histoire de France, etc., autant de titres, autant de volumes.

Essais : Conversation avec un ange ; Courts propos avec les morts ; Collines et Mer ; Le Chemin de Rome ; Sur tout, Sur rien, etc.

Romans : Belinda ; La Pièce maîtresse en défaut ; Ombres ; La Maison hantée ; L'Emeraude ; Le Girondin ; Le pardessus vert, etc.

Poésie : Vers, 1910 ; Sonnets et Vers, 1923, etc.

Livres d'enfants : Le Bestiaire d'un méchant petit garçon ; Autres Bêtes pour enfants plus méchants.

Religion : Comment se produisit la Réforme ; Survivances et Emergences ; L'Europe et la Foi, etc.

Tout cela en anglais, naturellement. Comme on le voit, rien de plus varié que ce qui se passait dans cette tête bien faite.

VII

La revue espagnole *Ecclesia* du 4 juillet, publie une notice palpitante intitulée : **Un missionnaire espagnol découvre un groupe de chrétiens dans l'île du Mystère** (Pacifique) ; ils étaient restés 150 ans sans missionnaires, mais ils récitaient le rosaire et baptisaient leurs enfants en espagnol. L'article n'est pas signé, mais il suscite la curiosité.

L'île du Mystère se trouve dans le détroit qui sépare Luzon, la principale des Philippines, de Formose. Le père dominicain Florentino Castanon qui vient d'arriver en Espagne a fait sur cette île un rapport à l'Office d'Information missionnaire.

Le vrai nom de l'île du Mystère est Babuyane. Elle est la plus élevée du groupe des Babuyanes, archipel volcanique, qui dépend des Philippines et qui comprend cinq îles, très fertiles. On la nomme aussi Babuyan-la-Claire, parce qu'on l'aperçoit clairement de toutes les autres îles situées dans le détroit de Luzon. On ne savait pas grand chose d'elle, si ce n'est qu'en 1680 le P. Mateo Gonzalez en retira tous les habitants, si bien qu'elle resta inhabitée jusqu'aux environs de 1800. A cette date, des naufragés des îles Batanes, ou bien des réfugiés fuyant la justice humaine, vinrent la repeupler.

— « J'y suis arrivé, dit le P., le 27 juillet 1952, sur une chaloupe de 8 tonneaux, après dix heures de lutte contre les courants et les averses. J'y fus rempli de la plus agréable surprise. L'on n'y trouvait pas du tout les gens à demi-sauvages que l'on m'avait dit ; l'on n'y pratiquait pas la polygamie, comme on me l'avait assuré. L'île bien cultivée produisait en quantité du riz, du maïs, et l'on y voyait une grande variété de platanes, de cocotiers, d'orangers, de plantations, de pastèques parfumées. Les habitants étaient bons et humbles. Ils sont au nombre de 233, dont 117 hommes et 116 femmes. Ils vivent pauvrement, mais ils savent en tout garder le décorum de la décence chrétienne. Ils ont presque tous des moyens de locomotion, pour assister aux offices religieux qu'ils célèbrent dans une obscure et pauvre chapelle, dédiée à Saint-Denis-l'Aréopagite. Tous désiraient voir « le seigneur Evêque ». Ils croyaient au pape, qu'ils appellent dans leur langue *u tadi nu apo Dios :* le représentant et vicaire de Dieu. »

Ce fut, de fait, pour ces pauvres gens une joie incroyable de voir le missionnaire. La majeure partie d'entre eux ne l'avaient jamais vu, mais tous savaient qu'il est le messager du Christ. Leur bonheur était de passer des heures et des jours avec le P. Castanon, et d'apprendre la doctrine et les prières. Selon ce que racontaient les plus anciens, leurs trisaïeuls, en arrivant à Babuyan-la-Claire, à la suite d'un naufrage, savaient réciter le saint rosaire en espagnol. Comme ils se trouvèrent isolés durant 150 ans, ils oublièrent les mystères joyeux et douloureux. Les mystères glorieux, que l'on récitait le dimanche, ne furent pas oubliés, et ils savaient encore les litanies de la Madone en latin ! Cette récitation en commun du rosaire garda les habitants unis dans la foi de leurs Pères. A l'arrivée du Père, c'était un ancien appelé Appolonius Thomas qui donnait le baptême aux enfants. La formule qu'il employait, en espagnol correct, était la suivante :

— « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Le missionnaire n'était pas depuis plus de 20 jours dans l'île qu'il y fut attaqué par la malaria. Il passa une semaine, dans la fièvre, sans manger ni boire. Il n'avait comme remède que des comprimés de bicarbonate et de quinine. Les chrétiens avaient peur de le voir mourir. Bien des fois, il les vit entrer dans sa petite case et se mettre à genoux en lui disant : « Père ! Il ne faut pas mourir ! » Il passa cependant six jours dans de grandes douleurs. Le 19 du mois d'août, un groupe de fidèles se présenta à lui, en le suppliant d'accepter l'application de « leurs médecines ». C'était un emplâtre de cendres de bambou avec du jus d'orange. Le Père se laissa faire et la réaction fut instantanée. La douleur disparut immédiatement et peu à peu la fièvre diminua. Depuis lors, le Père ne fut plus atteint de la malaria, qui attaquait surtout la rate,

ien qu'il ait ressenti encore de temps en temps es frissons en septembre et octobre 1952 et en vril 1953.

Son séjour à Babuyan-la-Claire dura en tout 62 ours. Il put faire 35 mariages, administrer 56 baptmes et 172 premières confessions et communions. es habitants apprirent à réciter le rosaire en encr dans leur propre langue. Un habitant, nommé élicien Rayuan, fut, avec sa femme, le principal xiliaire du missionnaire, car ils sont les seuls de lle sachant lire et écrire. Quand survint une barue de la Flotte des Philippines, les habitants rent tout éplorés ; cette barque allait remmener Père. Tous l'accompagnèrent à la plage d'emrquement et le suppliaient de les bénir et de ne s les oublier. Il leur promit de revenir. Et le ère est bien résolu à tenir sa promesse, dès qu'il ourra. Mais il a fait appel aux amis des missions Espagne pour venir en aide à ces chrétiens restés fidèles à leur foi, après tant d'années d'abandon d'isolement !

VIII

C'est à la même latitude — vers l'ouest — que trouve l'ensemble des Etats « associés » que nous pelons **l'Indo-Chine.** Là se déroule, depuis 9 ans, e lutte civile harassante et meurtrière. Que dent la religion chrétienne, en ces contrées ravaes par la guerre et hantées par le communisme ? C'est ce qu'essaie de nous dire la même revue pagnole, *Ecclesia* (18 juillet).

Toutes les nouvelles venant d'Indo-Chine, nous sure-t-on, confirment que l'on observe, au Vietm, un mouvement de masse vers le catholicisme. tuellement, on ne compte pas moins de 40.000 rsonnes qui suivent les cours du catéchuménat, quels durent trois ans, pour être admises au ptême. Le Vicaire apostolique de Bac-Ninh, Mgr n-Doan, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, est en in d'accomplir une tournée en Amérique, pour y ueillir les fonds nécessaires à la restauration des vres catholiques ruinées par la guerre. C'est que destructions ont été immenses, sous ce rapport : églises et chapelles, 15 écoles, 2 hôpitaux, 10 uvents, un monastère et un grand nombre d'asiles r orphelins. Et tout cela uniquement pour le ariat apostolique de Bac-Ninh.

Au total, les catholiques d'Indo-Chine sont au mbre de 1.600 000 ainsi distribués : 1.490.000 Viet-Nam, 120.000 au Cambodge, 10.000 au Laos. constituent environ 6 % de la population glole ; ce qui est le pourcentage le plus élevé, pour sie entière. L'Indo-Chine est répartie en 18 cirscriptions ecclésiastiques, dont 17 vicariats et préfecture. Sur ce nombre, cinq sont confiées clergé indigène, neuf aux Missions Etrangères Paris, trois aux Dominicains, et une aux Oblats Marie Immaculée. Le clergé peut passer pour ndant, car le total des prêtres s'élève à 1.955 tres, soit plus d'un pour mille chrétiens. On pte 1.594 prêtres indigènes et seulement 361 angers. Le clergé séculier groupe 1.503 membres, tre 452 religieux.

l est malheureusement trop évident que l'acti- d'une grande partie de ce clergé est paralysée les hostilités, et par les incursions ou par les ssements du Viet-Minh communiste.

Les missionnaires appartenant aux Missions étrangères de Paris sont au nombre de 223 prêtres. Après eux viennent les rédemptoristes avec 63, les dominicains avec 61, les franciscains avec 27, les trappistes avec 25, les oblats avec 20, les bénédictins avec 18, et d'autres instituts groupant ensemble 15 membres. Ce qui donne le plus grand espoir, c'est que les séminaires et les noviciats sont relativement bien garnis : 622 grands séminaristes et 82 scolastiques. Ce sont là des semences d'avenir. Tout ce que l'on doit désirer, c'est la paix ! Mais quand viendra-t-elle ?

IX

La *Civiltà cattolica* du 18 juillet a publié une intéressante conférence du P. J. L. Mico Buchon S. J., intitulée **Regard sur l'Espagne et son catholicisme en ce milieu de siècle.** Cette conférence fut donnée au Collège St-Paul, à Godinne-sur-Meuse, en Belgique (Namur).

Identique en ses dogmes, sa morale, ses rites liturgiques, le catholicisme revêt, pourtant, selon les pays, des nuances diverses, qu'il est agréable de noter et qui aident à comprendre un peuple.

Chaque peuple réagit, en face de sa religion, selon les traits essentiels de son tempérament, de son caractère national. C'est à ce point de vue qu'il est permis de parler d'un « catholicisme espagnol », tout comme il y a un catholicisme français, italien, belge, etc...

Quel est donc le caractère espagnol ? Les Espagnols, comme les Grecs antiques, sont un peuple d'*agorà*, c'est-à-dire un peuple qui vit dans la rue et sur la place publique. La plus grande partie de la vie d'un Espagnol se passe dehors. Les jours de mauvais temps, l'Espagnol est triste et déprimé, parce qu'il lui faut rester à la maison.

En second lieu, l'Espagnol est un *méridional*, c'est-à-dire un être émotif, inflammable, un sentimental, qui peut dire, avec saint Augustin — un méridional aussi — : *amor meus, pondus meum!* C'est son cœur qui l'entraîne. C'est son amour qui le porte.

En troisième lieu, l'Espagnol est *activiste*, en ce sens qu'il ne s'embarrasse pas longtemps de théories, qu'il passe très vite de l'idée à l'acte, de la doctrine à la pratique.

— « Sociabilité, sentimentalité, activisme nous donnent ensemble le type historique espagnol, l'éternel don Quichotte, qui chevauche sans cesse à la poursuite d'une illusion infinie de bonté, de beauté, de fraternité humaine ; et ce sont ces mêmes traits qui éclairent le caractère religieux du catholicisme espagnol. »

La religion espagnole a donc beaucoup d'*extériorité*. Elle est sans doute quelque chose d'individuel, mais beaucoup plus encore de familial, de communal, de national. La rue, le quartier, la cité entière y prendront part. Les Espagnols aiment les *manifestations religieuses*. Beaucoup d'images du Christ de la madone, des saints, dans les rues elles-mêmes. Sur les poitrines, des médailles, des insignes religieux. Un immense respect pour le costume sacerdotal et religieux.

L'Espagnol, par ce premier trait, est aux antipodes du protestantisme et l'on comprend l'opposition pour ainsi dire naturelle, instinctive, irrépressible entre le tempérament espagnol et le pro-

testantisme. On dit là-bas qu'un Espagnol ne se fait protestant — ce qui est rare — que pour vivre dans le désordre, mais nullement pour s'attacher à une forme supérieure de religion !

— « L'Eucharistie, la Vierge, les saints, leurs reliques, leurs images, la hiérarchie visible et son apparat extérieur sont tous des éléments très chers à la foi espagnole, alors qu'ils sont répudiés par le protestantisme »

A vrai dire, cette extériorité n'est pas toujours sans inconvénient. Cette abondance et surabondance d'images et de statues n'est pas toujours d'un goût très sûr. On peut dire des églises espagnoles, comme de certaines églises corses, que trop d'entre elles ressemblent à de médiocres bazars, tant elles sont encombrées de tableaux et de statues de style mélangé et banal.

Ici, notre auteur veut écarter une opinion, qui lui semble fausse. L'hispanisant parisien « Richard Robert »[2] a dit que le catholicisme espagnol est « tragique, dramatique ». Rien n'est plus faux, estime le P. Buchon. L'Espagnol n'apporte dans sa religion aucune angoisse, aucun pessimisme, aucune crainte. Don Quichotte est comique, mais il n'est jamais tragique. Il y a de la folie dans son cerveau, mais il voit tout en rose.

Quels sont donc les caractères de la religion espagnole, en dehors de l'extériorité ? Cette religion est d'abord *sérieuse*, c'est-à-dire *exigeante*. Elle comporte des sacrifices. Les églises espagnoles sont incommodes, mal chauffées en hiver, et les offices y sont démesurément longs. On y fait des sacrifices, des pénitences, des vœux. L'Espagnol admet que la vie morale demande de grands efforts. Tous les grands saints espagnols — et l'on sait de quelle taille ils sont : une Thérèse d'Avila, un Jean de la Croix, un François Xavier, un Ignace de Loyola ! — sont des héros de courage, de pénitence, d'enthousiasme au service de Dieu !

La religion espagnole, dans son fond, est *pieuse, dévote*. L'affectivité espagnole y éclate. Dieu, la Madone, Jésus et ses saints, sont des êtres tout proches, familiers, qui sont mêlés à tous les événements de l'existence. Aussi, leur faut-il beaucoup de signes d'amour : des cierges, des fleurs, des neuvaines, des offices, des prières intimes, confiantes, ardentes, presque impétueuses.

En somme : relation personnelle de l'âme avec son Dieu, culminant dans la vie mystique, laquelle tend au *mariage mystique* de l'âme avec Dieu.

Que si l'on passe aux diverses classes espagnoles, on aperçoit ceci : dans les *classes moyennes*, fonctionnaires, employés, petits propriétaires, beaucoup de confréries, de groupements particuliers, avec chacun leur fête, leurs processions, leurs bannières. Sur les façades des maisons, beaucoup de statues ou de médaillons. Une grande confiance en la Providence, au point qu'il est courant de dire : « Si le malade guérit, c'est Dieu qui l'a guéri, s'il vient à mourir, c'est le médecin qui l'a assassiné ! » Dans ce milieu, nombreuses sont les vocations sacerdotales et religieuses. Mais l'instruction religieuse n'est pas toujours au niveau de la dévotion extérieure et même intérieure.

Dans les classes laborieuses, un nouveau facteur intervient. Par un ostracisme inexplicable et qu'on pourrait dire diabolique, ou en tout cas inhumain l'Espagne est tenue, en partie, hors du circuit éco-nomique mondial. Il s'ensuit une situation très dou-loureuse pour les ouvriers. Ils ont été une proie facile pour le communisme, et cependant, ils gar-daient la foi. Bien des indices laissent voir que mê-me parmi les horreurs des « rouges », au temps de la guerre civile, les plus farouches conservaient en un coin obscur de l'âme la croyance ancestrale. Les mauvais traitements furent rarement infligés aux prêtres par les paroissiens eux-mêmes, mais par des terroristes étrangers à la paroisse. Il y eu nombre de prêtres et de religieuses dérobés au massacres ou aux sévices par des révolutionnaires. Bien des statues et des images saintes furent ca-chées dans les greniers, par les pires destructeurs. A la suite de la victoire de Franco, les retours à la religion catholique, dans les milieux ouvriers ont été nombreux et parfois massifs.

Enfin, ce qu'il faut souligner, en terminant ce tableau sommaire du catholicisme espagnol, c'est que la « perle » de l'Espagne est sa jeunesse catho-lique : jeunesse joyeuse, enthousiaste, ardente, dé-vouée, fière et belle. Les jeunes d'Espagne ont gard[é] la foi, la joie, l'espérance. Mais ils voudraient êtr[e] mieux connus des jeunes des autres pays. Ils souf-frent de leur injuste isolement ! Ils donnent volon-tiers leurs noms aux groupements d'action catho-lique, aux congrégations mariales, aux organisa-tions catéchistiques, aux œuvres de charité ou d'ac-tivité sociale.

— Plus d'un dimanche, il est arrivé que la pauvr[e] jeune fille attendait toute la soirée son fiancé, tandi[s] que celui-ci s'occupait des enfants du catéchisme o[u] participait à un spectacle récréatif donné gratuitemen[t] aux malades de l'hôpital... »

Une chose manque cependant à l'Espagne, c'es[t] une *université catholique*. Les universités d'Ét[at] ne sont pas hostiles à la religion, mais leur espr[it] est souvent purement profane.

— « Ce rapide crayon du catholicisme espagnol, a[u] milieu de ce siècle, trouve une confirmation éclatant[e] dans les impressions que les visiteurs étrangers ont p[u] rapporter naguère du Congrès eucharistique de Barc[e]lone. Les familles, les forces armées, les ouvriers, le[s] intellectuels, les agriculteurs, la jeunesse, le gouvern[e]ment avec son chef, tous priaient, avec une foi ému[e] et sûre, pour la paix du monde et la fraternité unive[r]selle, devant l'autel de l'Eucharistie, mystère de foi e[t] d'amour. »

Puisse cette esquisse contribuer à faire compren-dre l'âme profonde et généreuse de l'Espagne ca-tholique, si méconnue et parfois si absurdement ca-lomniée !

X

Sans changer de revue, mais en changeant totale-ment de sujet, nous allons nous mettre à l'écou[te] du P. Bosio. On se souvient peut-être que le P. Bosio est ce rédacteur de la *Civiltà* qui est spé-cilisé dans les questions d'histoire naturelle. [Il] semble avoir un faible pour les poissons, et san[s] doute aussi pour la pêche ! Il nous a entretenu jadis des migrations des anguilles, puis de celle du saumon. Cette fois, il nous parle du thon. So[n] titre est : *Biologia del Tonno* : **Biologie du Thon**

[2] *Sic*. Il doit s'agir de M. Robert Ricard, prof. en Sorbonne.

Le thon est connu depuis la plus haute antiquité. [illegible]on nom grec semble signifier « *le poisson qui* [illegible]*once* »[1] On le pêche en Méditerranée et aussi dans l'Océan, jusqu'à la Bretagne. En Méditerranée, on [illegible] pêche soit fin avril, dans sa migration d'ouest en [illegible]st, soit en juillet-août, à son retour, d'est en [illegible]uest. On le pêche à la ligne, ou au filet. A la [illegible]igne, c'est la pêche individuelle, souvent palpi[illegible]ante [3].

Le plus souvent on pêche le thon au filet, et l'on [illegible] servait jadis de ce que nous appelons en français [illegible] *madrague*. On trouve encore ce nom sur nos [illegible]artes géographiques, en souvenir de madragues [illegible]ujourd'hui disparues. La madrague est un laby[illegible]inthe de filets, dans lequel les thons entrent par [illegible]ne large ouverture, mais où ils se perdent de dé[illegible]ale en dédale et de détour en détour, jusqu'à ce [illegible]u'ils arrivent en un cul-de-sac, qui est le théâtre [illegible]u massacre.

Quand ce dernier filet est rempli, il est levé peu [illegible] peu, au commandement d'un chef de pêche. Les [illegible]hons sont amenés ainsi en surface. On les assomme [illegible]lors avec de gros gourdins munis à leur extré[illegible]ité d'un crochet de fer. Les poissons se débattent [illegible]rieusement. Leur sang rougit la mer. L'eau écume [illegible] jaillit de toutes parts. Les pêcheurs frappent sans [illegible]rrêt, parmi les cris du chef. Finalement, les vic[illegible]imes sont tirées sur les barques. A peine à quai [illegible]s thons sont déchargés, pendus, dépecés, mis à [illegible]uire dans d'énormes marmites, d'où ils ne sorti[illegible]ont que pour garnir ces boîtes de conserve qui [illegible]nt tout ce que le public connaît d'ordinaire du [illegible]hon.

Mais ce qui intéresse les biologistes, c'est moins [illegible] genre de pêche brutale et saignante, que la rai[illegible]on des migrations du thon. Un point sur lesquel [illegible]n est d'accord, c'est que ces migrations sont liées [illegible] l'époque du frai. Le thon sème ses œufs tout le [illegible]ng de sa route. Et ces œufs sont, paraît-il, en [illegible]uantité prodigieuse. Le Dr Novara, directeur de la [illegible]onerie Florio di Favignana, a essayé de les dé[illegible]ombrer.

— « Il eut l'occasion d'observer une femelle qui, en [illegible]ison d'un défaut des canaux oviductes ne pouvait [illegible]ettre ses œufs qui restaient entassés dans l'ovaire [illegible]ême. En procédant au calcul d'une certaine quantité [illegible]œufs soigneusement pesés, et en comparant le poids [illegible]tenu avec le poids total des œufs contenu dans la [illegible]te, il arriva au chiffre incroyable de 18 à 20 mil[illegible]ons !.... »

Admettons avec le P. Bosio que ce chiffre soit [illegible]agéré ou en tout cas incertain, il reste que le [illegible]ombre des œufs doit être énorme!

Ce qui est extraordinaire d'autre part c'est la [illegible]oissance presque foudroyante du thon. Les œufs [illegible]nt faciles à trouver en mer Ionienne, en mer [illegible]yrrhénienne, dans le Détroit de Messine. C'est [illegible]upéfiant : une petite masse transparente mesurant [illegible]tre 1,05 et 1,12 millimètres de diamètre, enve[illegible]oppée dans une capsule réticulée et portant, au [illegible]le germinatif, une goutte huileuse qui la fait flot[illegible]r. Or, ces corpuscules sont des êtres vivants. Au [illegible]ut de 48 heures seulement, de la masse hyaline émerge le petit thon. L. Sanzo, le premier, en a décrit ayant l'un 2 millimètres et l'autre 3,5 millimètres de longueur. Des milliards d'œufs semblables sont semés par les thons en marche et ils se mêlent à des milliards d'autres œufs de poissons ou de mollusques marins. Or, nés en juin, les thons pèsent déjà de 300 à 500 grammes en septembre ; 800 gr. en octobre ; 4 kg 5 au bout d'un an, avec une longueur de plus de 60 centimètres. Ils vont continuer à dévorer presque sans arrêt, à digérer et à grossir. A quatre ans, ils pèseront 15 à 20 kilos. Mais on a pris en Méditerranée des thons atteignant 500 kilos, et dans l'Atlantique ou le Pacifique, de 800 à 900 kilos. La longueur, alors, atteint ou dépasse 5 mètres.

Les naturalistes sont partagés sur le genre et les causes des migrations des thons. Tel savant a pu soutenir que ces migrations se font tout simplement sur place, de bas en haut. Au moment de la ponte, les thons éprouvent le besoin de chaleur. Ils deviennent, comme on dit, *thermophiles*. Or, au printemps, les eaux de surface se réchauffent et la température y monte à 18°, alors que dans les profondeurs elle ne dépasse pas 13 à 14°. On comprend que les thons remontent en surface. C'est la migration *verticale*.

Mais beaucoup de savants soutiennent, avec raison, semble-t-il, qu'il y a de plus des migrations *horizontales*. Un autre facteur entre alors en jeu. Les eaux réchauffées sont moins denses que celles du fond. Mais cette diminution de densité, qui oblige le thon à des efforts pour se maintenir en surface, va en diminuant, au printemps, d'ouest en est. De là, une tendance des thons à se porter vers l'est, au printemps. Pourquoi reviennent-ils ensuite, en été, sur leurs pas? C'est ce que l'on n'a pas encore bien expliqué. Peut-être quand ils ont fini de pondre, perdent-ils leur sensibilité à la température, peut-être leur faut-il un retour progressif aux eaux plus fraîches. D'où retour d'est en ouest, et finalement, retour de la surface à la profondeur. Dans les alentours de Messine, on pêche le thon en toute saison, mais à des profondeurs différentes selon les saisons. D'autre part, il semble qu'on ait trouvé dans le ventre de thons capturés en Sicile ou en Sardaigne des hameçons de provenance espagnole. Cela indiquerait avec certitude le fait des migrations d'ouest en est. On a trouvé aussi, dans le ventre des thons, des objets de provenance orientale. Ces thons, capturés dans nos régions avaient donc voyagé jusqu'aux Dardanelles.

Tout cela est encore mal connu et défini. Au total, nous ne sommes guère plus avancés qu'Aristote, il y a 22 siècles. Il rapporte en effet, les observations des naturalistes antérieurs à lui-même. Et il enseignait que les thons vivent habituellement dans les profondeurs de l'Atlantique, mais qu'ils se rassemblent pour la reproduction, traversent les colonnes d'Hercule (Gibraltar), toute la Méditerranée et aboutissent à la mer Noire.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que si *Deus mirabilis est in sanctis suis*, il est également *mirabilis in operibus suis*... et nommément dans ces mœurs des poissons.

XI

Sous le titre piquant : *Cette agréable vallée de larmes*, Dario Berti, dans *Orizzonti* (19 juillet), nous

[3] Un pêcheur m'a raconté à moi-même son émotion, [illegible]and un thon de 55 kilos mordit, un jour, à sa ligne. [illegible]en fut tellement surpris qu'il avala sa cigarette toute [illegible]umée, ce qui lui causa, sur le moment, une angoisse [illegible]dicible, mais ne l'empêcha pas de tirer son poisson !

parle des efforts qui sont faits en ce moment, pour la découverte de **l'élixir de longue vie.**

Les alchimistes, tout en recherchant la pierre philosophale, capable de changer le plomb en or, ne recherchaient pas avec moins d'ardeur cet élixir. Pour eux, cela ne pouvait être qu'une préparation magique, soit purement chimique, soit biologique, qui aurait le pouvoir de prolonger la vie humaine au-delà des bornes ordinaires ou même de rendre immortel. En somme, tout le contraire de la « peau de chagrin ». De nos jours, ce ne sont plus les alchimistes ni les magiciens qui poursuivent cette chimère, mais des savants, des biologistes, des médecins.

Le premier qui, à une date récente, a ressuscité le mythe du « rajeunissement » a été le russe Voronoff. Il se servait de glandes simiesques, et ses découvertes (?) suscitèrent de grands espoirs, puis s'évanouirent lentement. Mais un nouvel astre se leva, encore dans le ciel de Russie, avec Bogomoletz. Celui-ci, au lieu de recourir aux singes et à leurs glandes, inventa un sérum. On parla beaucoup de lui et de son école, quand le bruit se répandit qu'il se faisait fort de « planifier » la vie de Staline jusqu'à l'âge de cent ans ! Le danger de la méthode était de donner envie à ceux qui aspiraient à sa succession de recourir à l'assassinat, pour empêcher une telle catastrophe. Quoi qu'il en soit, Staline est mort, et il n'avait que 73 ans et 3 mois. L'idée reste lancée pourtant. Le sérum de rajeunissement est à la mode, dans certains laboratoires, à Paris, New-York, Chicago, Londres et même à Rome. C'est surtout de ce dernier que l'article d'*Orizzonti* nous parle, et nous donne des photographies.

Le laboratoire de Rome se situe dans une élégante villa moderne. Il s'y trouve une équipe de médecins et de biologistes comptant parmi les plus connus de l'Italie ; le professeur Alecce, le biologiste Perrotet, le sénateur Giunio Salvi et le professeur Wladimir Perotti. Ce dernier, qui est d'origine italienne, mais est né en Russie, a été l'élève de Bogomoletz en personne. Perotti, comme son illustre maître est un « rajeunisseur ». Il a découvert, croit-il, un sérum qui rajeunit les tissus conjonctifs et stabilise l'équilibre général de l'organisme. Il ne prétend pas faire remonter à ses clients le cours du temps. Les années s'additionnent quand même. Mais le sérum aide à vieillir selon le rythme normal de la nature, ce qui n'est déjà pas si mal, car on a calculé qu'il n'y a pas plus de 3 % des humains qui meurent de vieillesse, c'est-à-dire ayant fini leur temps ! A une époque où « on brûle la chandelle par les deux bouts », trouver moyen de réparer cette usure du surmenage contemporain, c'est déjà un beau résultat. Mais les hommes et les femmes qui savent vivre dans la paix du cœur et de Dieu n'ont sans doute pas besoin de ces remèdes, faits surtout pour les agités et les surmenés de la politique et des affaires. Le prix très élevé du sérum, qui s'appellera, paraît-il le *Vitaviron*, ne permettra pas de le mettre à la portée de toutes les bourses : on parle en effet de un million au kilo.

Quoi qu'il en soit, des milliers d'expériences ont déjà été faites, les unes sur des humains, les autres sur des animaux. Pour les premiers, le secret le plus strict est observé. On comprend pourquoi. Il ne faut pas désigner, à des héritiers ou succes[seurs] pressés, les heureux bénéficiaires de ce no[u]vel art de vieillir. Pour les bêtes, les inconvénient[s] ne sont pas les mêmes. On a soumis aux essais d[e] vieux coqs, tout décrépits et sur le point de crever. Le traitement les a transformés subitement : l[a] crête et les barbillons reprennent une couleur d[e] feu, les plumes redeviennent brillantes, et l'or[-]gueil du coq jeune reparaît en entier. Parmi les pre[-]miers animaux qui ont subi les injections du nou[-]veau sérum se trouvait un vieux lion du Jardi[n] zoologique de Rome. La pauvre bête était complète[-]ment ramollie. Elle ne pouvait plus bouger et n'e[n] manifestait pas l'envie. Visiblement ce lion atten[-]dait patiemment la mort. Le jour où deux gar[-]diens s'approchèrent de lui avec la seringue à l[a] main, il les regarda de travers, essaya de rugi[r] une dernière fois, mais ne pouvant y parvenir, i[l] se laissa faire. Après la cure, on ne le reconnaissai[t] plus. Il avait retrouvé la force, l'élasticité, la vi[-]gueur et sa crinière était redevenue luisante ! C[e] fut ensuite le tour d'un âne de 20 ans, ce qu[i] équivaut à 100 ans chez les hommes. On ne l'avai[t] pas envoyé à l'équarisseur, parce qu'on voulai[t] voir combien il allait vivre. Après la cure, il devin[t] si turbulent et si bruyant surtout, qu'il fallut s'e[n] débarrasser !

Outre le sérum du professeur Perotti, on a cré[é] au laboratoire de Rome un remède nouveau, su[r] une formule complètement italienne. Il s'agit d'hor[-]mones masculines associées à la vitamine E, tiré[es] de l'huile d'olive. Ce remède agit puissammen[t] comme régénérateur du système nerveux, en déve[-]loppant sensiblement les aptitudes créatrices, la cu[-]riosité intellectuelle, le courage physique et moral.

Concluons avec Dario Berti, dans *Orizzonti* :

— « De toute façon cela fait plaisir de penser qu[e] la vieille espérance de Faust n'a pas été écartée et qu[e] le mythe séculaire de « l'Elixir de longue vie » contin[ue] à intéresser plus que jamais les hommes. A vrai dir[e] ce n'est plus le rêve d'une éternelle jeunesse qui est e[n] cause mais le souci de vivre la vie présente dans tout[e] son ampleur. On veut pouvoir dire à la mort : « Laiss[e-]moi encore quelques ans ou quelques lustres en cett[e] vallée de larmes, de grâce, car je n'ai pas encore ass[ez] pleuré ! »

XII

Dans un article plein de substance, paru dans *Th[e] Month*, la revue anglaise des PP. jésuites, en aoû[t] M. Kevin Booth examine et critique les travaux le[s] plus récents des historiens anglais au sujet de l[a] **rupture de l'Angleterre avec Rome,** dans les an[-]nées 1529 à 1534.

Cette rupture sera un perpétuel sujet d'étonne[-]ment et de douleur, pour un catholique. En l'espa[ce] de cinq ans, un roi réussit à détacher son pays d[e] la catholicité, à rompre des liens qui avaient mill[e] ans d'existence, à détruire les maisons de prière [et] de pénitence qu'étaient les monastères. Il y eu[t], certes, des protestations, des mécontentements, [il] y eut même une tentative armée de restauration catholique sous le nom de *Pèlerinage de Grâce* « *Pilgrinnage of Grace* », sous la direction de Ro[-]bert Aske, en 1536, mais sans succès.

Au total, sur une population de deux million[s] d'habitants, on ne compte qu'une cinquantaine d[e] **martyrs, vénérés comme tels, et quelques centaine[s]**

le victimes exécutées comme rebelles. Comment xpliquer cette facilité de réussite, de la part du oi? Les historiens ont essayé de toute sorte d'interprétations. La plus simple fut celle de Froude : Henri VIII aurait été un homme d'Etat magnifique, onduisant son peuple avec un plein consentement, la liberté contre la tyrannie papale.

Depuis longtemps cependant, on a renoncé à une résentation des faits aussi peu nuancée. La plupart des historiens plus récents décrivent la situation de l'Eglise d'Angleterre sous les couleurs selon les plus noires, du moins les plus grises : des rélats opportunistes, habitués à tout faire pour laire au roi ; des couvents en pleine décadence. n rappelle aussi que l'Angleterre, depuis longemps, par ses statuts de *Præmunire*, avait laissé oir sa méfiance à l'égard de l'autorité papale. On it appel, en outre, à l'esprit nouveau, celui de la enaissance, à la contagion de la révolution luthéienne, au souvenir cuisant des récentes Guerres es Deux Roses et faisant craindre leur retour. On épeint, enfin, la situation internationale : rivalité es maisons de France et d'Autriche, laissant à l'Angleterre sa pleine liberté d'action, et à Henri VIII libre exercice de sa passion sensuelle.

Evidemment, tous ces facteurs ont agi, mais la ifficulté est de faire à chacun d'eux sa part exacte dire comment s'est opérée l'interférence entre ux. C'est en tenant compte de cette difficulté que article que nous rapportons juge les ouvrages les us récents, en Angleterre, sur la question.

Ces ouvrages sont au nombre de quatre.

1° Mrs Prescott a intitulé le sien : *Mary Tudor*. le ne traite donc d'Henri VIII que dans la preière partie de son livre. Il faut la louer sans rérve de son rare don de résurrection historique, l'érudition et de la finesse d'analyse de son uvre. Elle fait revivre Henri VIII, Catherine d'Aran, Cromwell et surtout Mary Tudor avec une issance remarquable. Elle fait sentir tout ce qu'il trait de brutalité, de rapacité, d'égoïsme, de se et d'astuce dans la politique d'un Cromwell des autres responsables de la rupture avec Rome. le comprend très bien aussi la force du sentiment igieux tel qu'il existait dans le cœur de Mary et écialement la place que tenait la Messe dans sa . Sans traiter à proprement parler de la rupture, s Prescott la fait comprendre par le tableau 'elle fait de l'Angleterre des Tudor.

2° L'ouvrage de M. Bindoff, intitulé précisément *Angleterre de Tudor — Tudor England* — est plus écis. Il traite fort bien les problèmes économies, mais sa manière se présenter la rupture avec me est suspecte. Il exagère. Il suppose que arles-Quint avait « Clément VII dans sa poche » que c'est pour cela que le pape n'osa pas annuler mariage d'Henri VIII ! On peut admettre que Clént VII fut un homme indécis, hésitant, timoré, p enclin à faire entrer les jeux de la politique ofane dans les décisions du droit canonique ou la théologie. Mais c'est aller bien vite en bene que de dire qu'il pouvait annuler le mariage Henri VIII pour les motifs invoqués par le roi Angleterre ! Il est faux, d'autre part, de dire que papauté était universellement détestée en Anglere. Le seul fait du soulèvement de 1536, sous le n de *Pèlerinage de Grâce*, et avec, au premier rang, la revendication de la Suprématie papale, est la preuve du contraire. Enfin, M. Bindoff comprend mal l'Eglise. Il suppose que l'*Utopia* de saint Thomas More, avec son théisme purement rationaliste, est une sorte d'anticipation de l'esprit qui est à la base de la *Charte atlantique !* Il est évident, au contraire, que l'*Utopia* ne fut qu'un jeu de l'esprit, une hypothèse satirique, mais nullement une conviction de fond, car cette conviction de saint Thomas More, pour nous et pour tout homme sincère, ne peut être que celle pour laquelle il donna son sang. Or, Thomas More a donné sa vie pour le dogme de la Suprématie papale, en un mot pour la foi catholique et non pour la religion de son *Utopia*. Ne confondons pas le sang qui coule dans les veines d'un homme, avec le liquide noir qu'il tire de son encrier.

3° L'ouvrage examiné par M. Booth est celui de M. Mackie, intitulé : *Les premiers Tudors : — The Earlier Tudors*. — Le livre est bien informé, il a une excellente bibliographie et il peut être utile aux étudiants, mais, déclare M. Booth, « sa manière de traiter de la question religieuse n'inspire pas la confiance. »

4° Bien supérieur, sous ce rapport est le travail de M. Philip Hughes, sous le titre : *La Réforme en Angleterre*. Il ne s'agit ici que d'un tome I. L'on n'y traite donc que des débuts de la Réforme en Angleterre, avec le sous-titre : *Les Agissements du Roi — The King's Proceedings*.

Nous avons affaire ici, à un écrivain catholique et à un homme parfaitement maître de son sujet. M. Booth estime que ce livre « est le meilleur exposé catholique de la rupture ». Non qu'il soit sans défauts, mais ceux-ci disparaissent devant les brillantes qualités de l'ensemble.

Il ne se borne pas à donner un tableau exact et vivant du gouvernement et de l'économie, au temps des Tudors, mais, ce qui est le plus nécessaire pour le lecteur de notre temps, il sait entrer au cœur des problèmes religieux.

— « Ses exposés des questions doctrinales sont sains, et il a raison de penser qu'il est nécessaire d'entrer dans le mystère de la vie religieuse. Malheureusement il parle peu des vœux de religion et donne l'impression qu'ils ont peu d'importance auprès de la prière. »

Il a raison de ne pas confondre, comme il est arrivé parfois au cardinal Gasquet, l'idéal avec le réel. Il n'y a pas de danger avec lui de contempler l'Angleterre des Tudors avec des lunettes teintées de rose. Sa peinture du clergé anglais à l'époque fait penser au mot de S. Thomas More : « un clergé faible, manquant constamment de la grâce qui le rendrait conforme à son enseignement ». Les « vilains » de la tragédie sont les évêques : pour la plupart des serviteurs du roi, qui ont été récompensés par le don d'un siège épiscopal. Beaucoup continuent à ne servir que le roi et leurs propres intérêts. Les qualités du clergé paroissial ne suffisent pas à compenser les lacunes des « Ordinaires ». Peu de curés étaient instruits. Catholiques et hérétiques s'accordaient à accuser leur ignorance. Il ne se fondait plus de monastères depuis le milieu du XIVe siècle. La plupart des moines, sauf quelques Chartreux, Bénédictins et Franciscains, étaient trop peu fervents pour donner leurs vies pour la foi !

Cependant, au total, M. Hughes estime que ce

serait une erreur d'attribuer la rupture à la tiédeur du clergé. Le clerc anglais moyen semble avoir été meilleur ou au moins aussi bon que le clerc continental, dans les pays qui sont restés catholiques. M. Hughes estime, avec raison, semble-t-il, que la responsabilité de la rupture incombe au roi et au concours cynique et brutal qu'il rencontra de la part de Cromwell. La description qu'il fait des chicanes du roi et de ses agents, de la faiblesse du pape Clément VII, est excellente. Il ne faut pas mettre sur le compte de la religion, ni du souci de la réforme religieuse, l'origine de la rupture de l'Angleterre avec Rome. Deux écueils sont ici à éviter, le premier est de croire que l'anticléricalisme fut un facteur de premier plan, dans la circonstance, et le second que le souci d'Henri VIII de rester catholique suffit à l'absoudre d'avoir fait une révolution anti-catholique. En réalité, comme le dit nettement M. Booth, « l'Eglise d'Angleterre cessa d'être catholique à partir du moment où Henri VIII fit du roi le Chef de l'Eglise. »

M. Hughes a-t-il pour autant expliqué ce que nous avons appelé plus haut l'étrange facilité de la réussite du roi ? Evidemment non. Et, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de donner de ce fait une explication satisfaisante. On ne connaît pas assez la vie religieuse réelle du clergé et du peuple, en Angleterre, dans la période qui a précédé immédiatement le Schisme. M. Hughes semble insinuer que la *Devotio moderna*, avec son insistance sur la piété individuelle et son dédain apparent pour les fondements spéculatifs de la théologie, a pu affaiblir la résistance catholique en face de la révolution protestante. Mais nous ne savons pas quel degré d'influence la *Devotio moderna* a pu exercer en Angleterre. La spiritualité de l'Angleterre au XV[e] siècle est mal connue.

M. Hughes condamne sévèrement le clergé anglais pour avoir rejeté la Suprématie papale. Et certes il a raison, du point de vue catholique actuel. Mais il ne tient pas assez compte de l'état général des esprit dans la chrétienté d'alors. Les théories conciliaires avaient cours dans beaucoup d'esprits. Les interdictions d'un appel au concile, lancées par Pie II et renouvelées par ses successeurs, n'avaient que peu d'effet en France et en Allemagne. Le Concile de Latran était resté lettre morte, dès le principe. Le Concile de Trente lui-même n'osera rien définir dans le domaine de la Suprématie papale.

Il est clair qu'on ne dira jamais le dernier mot sur toute cette lamentable histoire de la rupture de l'unité chrétienne au XVI[e] siècle !

XIII

J'aurais bien voulu, en terminant la présente causerie, donner une idée des quelques numéros que nous avons reçus de la revue *India*, publiée à Goa, dans l'Inde portugaise. Mais ces numéros sont trop incomplets. Il y avait pourtant un sujet bien intéressant pour nous, celui de la cause de béatification du Serviteur de Dieu Fr. Agnello, dont on a célébré, l'an dernier, le 25[e] anniversaire de la mort.

Agnel de Souza était né le 21 janvier 1869, dans un obscur village de l'Inde portugaise. Il était le cinquième d'une famille de dix enfants. Rien ne semblait du dehors le prédestiner à une vie extraordinaire. Il était humble, discret, modeste, peu bruyant, et ressemblait à tous les enfants de s[on] âge. A sept ans, il devient orphelin. C'est à ce m[o]ment que ses qualités attirent l'attention du cur[é] de la paroisse, qui lui annonça qu'il deviendra[it] prêtre et excellent prédicateur. Il entra de fait [au] Séminaire Rachol, fondé jadis par S. François X[a]vier. On put, dès le séminaire, le prendre pour [un] émule de Stanislas Kotska. Ses camarades l'avaie[nt] surnommé « le saint ». En 1899, à l'âge de 30 an[s], il entra dans la Congrégation de la Société mission[naire] de S. François-Xavier du Pillar, à Goa et [il] en est aujourd'hui devenu la gloire.

Les numéros de la revue *India* sont remplis [de] lettres attestant les innombrables grâces qui so[nt] obtenues par son intercession, depuis sa mort, su[r]venue en 1927. Au début, on comptait 1000 pèle[-]rins par jour à son tombeau, après le transfe[rt] opéré en 1938. Actuellement, le nombre des pèle[-]rins est encore de 1500 par mois et l'on a calcu[lé] qu'en 14 ans, de 1938 à 1952, il est venu 200.00[0] visiteurs à son tombeau. On a calculé en outre qu[e] le nombre des grâces obtenues s'élève actuellemen[t] à 9. 387. Mais sur tout cela, on aimerait avoir [de] plus amples informations...

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRE[S]

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Noël BAYON. — **Miracles chez les guérisseurs.** In-8 de 324 p., 495 f. — Paris, Edit. Segep, 7 Av. Kléber, 1952.

Intrigué par les affirmations d'une certaine presse [et] les rumeurs attribuant aux guérisseurs des cures mi[ra]culeuses, l'auteur, qui est journaliste et qui semble av[oir] fait de sérieuses études médicales, a voulu se rend[re] compte par lui-même de ce qu'il en était réellemen[t]. Il s'est livré à une enquête, longue, minutieuse, plei[ne] d'imprévu et de scènes qui excitent tantôt son mépr[is] tantôt sa colère, et quelques fois quelque chose de l'a[d]miration que l'on éprouve malgré soi pour la virtuosi[té] avec laquelle sont perpétrés certains vols et certai[ns] méfaits. Les observations sont nombreuses, de premi[ère] main. Elles lui ont permis de mettre en lumière l'ig[no]rance prodigieuse et les outrecuidantes prétentions [des] radiesthésistes-guérisseurs, des voyants, de certains p[hy]tothérapeutes, des producteurs de fluide, etc... Co[ns]tatant que leurs « guérisons » ne trouvaient jam[ais] grâce devant un examen mené selon la rigueur scien[ti]fique, il a vu par contre que la réputation de t[ous] ces prétendus faiseurs de miracles était due à l'[en]thousiasme aveugle et contagieux de leurs trop na[ïfs] admirateurs. Et pour le bien montrer, il est entré l[ui-]même dans le jeu, en offrant aux guérisseurs l'exam[en] et le traitement de maladies qu'il n'avait jamais épr[ou]vées et dont ces messieurs lui disaient l'emplacem[ent] et la redoutable gravité. Bien plus, il s'est installé l[ui-]même dans le rôle de guérisseur, a simulé des env[oû]tements par mouvements des mains, des émissions [de] fluide qui soulageaient même à distance, des captati[ons] et utilisations d'« ondes astrales », etc. Pour fini[r] a lancé un défi aux guérisseurs de la région parisie[nne] les invitant : 1° à appliquer leurs merveilleux procé[dés] sur des cas dont ils devaient donner le diagnostic [par] leurs seuls moyens ; 2° à opérer dans des conditi[ons] strictement scientifiques, et 3° à soumettre les résult[ats]

btenus à l'examen et au contrôle d'une commission mposée de sommités médicales dont une partie était isposée favorablement à l'égard de leurs méthodes de avail. Ce fut un lamentable échec. « Pour en sortir », . Bäyon propose aux guérisseurs « de soumettre leur ientèle, avant et après traitement, aux contrôles médiux qui sont en usage au *Bureau des constatations édicales de Lourdes* depuis 1948... L'Eglise elle-même souscrit aux conditions de critique scientifique posées ar les médecins. » De plus il leur conseille d'adresser Garde des Sceaux, ministre de la justice, « une quête pour solliciter qu'aux poursuites pour exercice légal de la médecine dont ils sont l'objet, soient substuées des poursuites pour abus de confiance et escroerie. Cette procédure, autrefois utilisée, restitue aux moignages des malades leur véritable valeur et oblige s magistrats à désigner des médecins experts pour onstater ou infirmer le [prétendu] miracle » (p. 313-14). — Inutile de dire que ces propositions, jusqu'ici u moins, n'ont eu aucune suite.

Ce livre compétent, sincère, courageux, est décisif, u moins en ce qui regarde les « guérisseurs » de la égion parisienne qui a été le théâtre des investigations e l'auteur. Mais « la France continentale compte 0.000 guérisseurs » contre « quelque 38.000 médecins ui, dans les territoires de France et d'Outre-Mer, ppliquent des thérapeutiques scientifiquement contrôes » (p. 9). Sauf peut-être dans un cas, les guérisseurs ampagnards à demi sorciers qui pullulent dans cerines régions de la France n'ont pas été l'objet des nvestigations ingénieuses et efficaces de M. Bäyon. eur activité nous vaut périodiquement des questions ui supposent beaucoup de crédulité et un manque total e vérification des faits allégués. Il y aurait là un mple champ d'information pour le talent de M. Bäyon la matière d'un livre plus intéressant même que celui u'il vient de nous donner ; car les guérisseurs de llage, sincères ou non, sont de plus fins matois que eux qui s'attaquent aux névrosés des villes ; ils sont ien connus de leur clientèle et sont obligés d'avoir ecours à des pratiques où le charlatanisme pseudoédical des pendules, des fluides, des influences astrales, tc., ne serait pas de mise. Que M. B. se décide, et ontribue à débarrasser non seulement la grande ville, ais la France entière de ce fléau social.

— Et pourtant n'y a-t-il là qu'un fléau ? En agissant r *le moral* de leurs clients, fût-ce par des moyens nadéquats, les guérisseurs n'auraient-ils pas recueilli ne part importante de la thérapeutique totale, que la édecine officielle moderne, attentive à bon droit à la gueur scientifique, aurait négligé de cultiver suffisamment? Le médecin n'aborde-t-il jamais le malade, surut dans les hôpitaux, comme un savant qui prescrit autorité des choses inintelligibles au patient, au lieu e se présenter comme un ami qui encourage avec huanité, avec intérêt, avec bonté, un être éprouvé qui besoin de réconfort et d'espérance ? La formation édicale ne devrait-elle pas se soucier de former aussi futur docteur à user de son prestige et de son cœur, n que sa visite soit un réconfort moral pour son alade ? S'il consentait à tenir compte de ces suggesons, N. B. pourrait peut-être donner à son travail indispensable nettoyage une conclusion positive et tisferait intégralement aux questions soulevées par n livre si utile et si intéressant.

DANIEL-ROPS. — L'Eglise de la cathédrale et de la croisade. — In-12 de 832 p., 950 fr. — (Coll. « Les grandes études historiques »). — Paris, A. Fayard, 1952.

Fidèle à son rythme annuel, M. Daniel-Rops nous nne un volume nouveau d'Histoire de l'Eglise. Celuidébute au cours du pontificat de S. Léon IX, et se rmine à l'installation ferme de la papauté en Avignon. apogée du Moyen Age y est encadrée par la fin du **haut Moyen Age et le début du bas Moyen Age (1050 à 1350) : ce sont les « trois siècles de chrétienté ».** Ils ont construit les grandes cathédrales, en même temps qu'ils ont conduit les croisades.

Ces œuvres, toutes deux gigantesques, caractérisent l'époque. Elles sont le fait d'une société qui repose sur la foi enseignée par l'Eglise, est imprégnée de surnaturel, et vit d'un christianisme essentiellement communautaire et agissant. Bien des œuvres considérables en sont le résultat, l'accompagnement ou même la condition ; entre autres, la Réforme grégorienne, la création d'ordres religieux nombreux pour répondre aux divers besoins spirituels, les progrès de l'évangile spécialement au pourtour de l'Europe, la naissance des missions lointaines, les grands pèlerinages (Rome, Compostelle, Jérusalem, etc.), la promotion de la femme, la disparition progressive du servage, un art du vitrail jamais égalé, les écrits des mystiques et les sommes théologiques, — véritables « cathédrales de sapience » — les chefs-d'œuvre des littératures naissantes que jalonnent la *Chanson de Roland* et la *Divine Comédie*.

Dans le domaine matériel, les historiens constatent « un prodigieux ensemble d'inventions anonymes ». Il en résulte une profonde révolution, que l'on ne peut comparer qu'à celle qui est « née de la vapeur et de l'électricité ». Parallèlement, la vitalité démographique s'avère intense, les grandes dynasties prennent en main les destinées des peuples, l'ordre des rois se prépare à remplacer l'ordre féodal. Les temps barbares sont bien révolus.

Les ombres ne manquent pas au tableau. Profitant de l'efflorescence théologique et de l'essor chrétien, des doctrines hérétiques se sont insinuées dans les âmes, puis affirmées au grand jour. Parfois, elles ont contaminé des régions entières, sapant la société, tel l'albigéisme, forme du manichéisme. L'Inquisition, instituée progressivement, avait pour but d'aveugler ces « fissures de la chrétienté ». La paupauté dut faire face à des difficultés continuelles, parfois très aiguës et provoquées surtout par les empereurs germaniques. Son prestige n'en était pas moins immense et alla croissant pendant près de deux siècles. Même lorsque les troubles locaux l'éloignaient de Rome ou que ses adversaires la tenaient en échec, « les admirables résultats obtenus par l'Eglise » restaient évidents ; à l'opposé, Byzance s'obstinait dans le schisme, et malgré des règnes réparateurs, s'orientait vers sa chute.

Dans cette société — une des plus homogènes qui fut — les personnalités ne firent pas défaut. Tous les genres de vie en connurent. La papauté fut illustrée par S. Grégoire VII, Urbain II, Innocent III ; l'épiscopat par S. Thomas Becket, Maurice de Sully ; la royauté par S. Louis, Guillaume le Conquérant ; le monde de la pensée par S. Anselme, S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin. Les ordres religieux eurent leurs fondateurs, tels S. François et S. Dominique, ou leurs grands abbés tels Suger et Pierre le Vénérable, et surtout l'incomparable S. Bernard, qui incarne le christianisme médiéval. Peut-on oublier les maîtres d'œuvre des cathédrales, artistes presque tous anonymes et cependant sublimes ?

L'art de l'A. reste égal à lui-même. Son talent de synthèse, ami des nuances, nous vaut des rapprochements et des oppositions qui éclairent vigoureusement les exposés des titres et des épithètes riches et pittoresques qui suscitent l'attention. La sympathie avec laquelle il aborde toute l'époque, le met à même de dégager avec aisance les hommes et les œuvres de premier plan, les institutions essentielles avec l'esprit qui les anime. Peut-être, cependant, pourrait-on remarquer que l'importance de la Réforme grégorienne n'a pas été assez soulignée : elle a purifié l'Eglise ainsi que la société, et permis à la vie saine de s'épanouir ; elle a bien été pour quelque chose dans cette fécondité universelle du Moyen Age. De même, quelques formules demandent une mise au point : par ex. Albert le Grand, depuis 1931, mérite le titre de saint et non pas seulement celui

de bienheureux (p. 60) ; en 1295, Boniface VIII avait dépassé la « cinquantaine d'années » que lui donne la p. 710, il était au moins dans la soixantaine, ce qui d'ailleurs concorde avec le récit de la page 716, qui l'appelle « vieux Pontife » en octobre 1303.

Ces vétilles n'empêchent pas le livre de faire connaître et goûter une époque qui, même à son déclin, gardait une noble grandeur.

Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques, par A. de Meyer et Et. Van Cauwenbergh. Fasc. LXXI-LXII : « Cîteaux-Colman ». — Paris, Letouzey, 1952, 1953.

En dépit des 750 colonnes que totalisent ces trois fascicules, le travail du recenseur s'avère assez simple. A côté des petites notices habituelles, de grands articles, ou des articles apparentés canalisent heureusement l'examen.

En tête du fasc. LXXI, la fin de l'art. *Cîteaux* (Ordre) expose l'histoire de tout l'ordre, depuis le XIV[e] siècle jusqu'à nos jours. Des époques de décadence s'y révèlent ; ainsi, à la veille de la Révolution de 1789, on comptait en France « 228 monastères d'hommes, occupés par 1851 sujets » : 8 religieux en moyenne par abbaye ! Mais actuellement l'essor est splendide. La commune Observance compte, pour tous les pays, « 72 établissements avec 1.500 religieux et novices ». La stricte Observance (Trappistes), que gouverne l'abbé de Cîteaux, régit « 64 monastères d'hommes avec 4.800 religieux, et 26 monastères de femmes avec 1.800 religieuses », sans compter les novices ; or, « plusieurs abbayes d'Amérique possèdent des noviciats comportant 50, 80 et même 130 novices ». Les martyrs cisterciens de la révolution espagnole (1936), et ceux de la récente guerre mondiale invitent à penser que le nombre ne nuit pas à la qualité.

Clairvaux (11 col.) suscite l'intérêt en raison du huitième centenaire de la mort de S. Bernard. On regrette que les variations du niveau moral et religieux de l'illustre abbaye, au cours des siècles, ne soient guère signalées, et que, parmi les anciens bâtiments, ne soient pas mentionnés les deux immenses celliers, voûtés et superposés, longs chacun de 90 mètres, et de peu postérieurs à S. Bernard.

Cluny (140 col.), dû à un spécialiste, M. G. de Valous, constitue une étude vaste et précieuse. L'histoire de l'abbaye et de l'ordre est retracée de la fondation (11 sept. 909) à la disparition, occasionnée par la Révolution. L'influence religieuse et artistique en fut considérable, en proportion de l'extension européenne. A de lointaines époques troublées, la papauté n'eut pas de meilleur appui. Les abbés étaient d'éminents personnages ; les premiers sont vénérés comme saints. Mais la commende nuisit au monastère : l'abbatiat du cardinal Mazarin vit une révolte générale. D'autres monastères, comme *Cluse*, les cinq *Clairefontaine* bénéficient de notice à la mesure de leur importance.

Les villes-évêchés et les diocèses sont représentés par *Clermont-Ferrand*, *Coïmbre* (célèbre aussi par son université), *Coire*, et par d'autres noms moins connus, tels les deux *Claudiopolis* (Asie-Mineure), *Colima* (Mexique), *Cochin et Coïmbatour* (Indes), *Cleveland* (U. S. A.), *Clifton* (Angleterre), *Clogher*, *Clonmacnois* et *Clonfert* (Irlande), *Cochabamba* (Bolivie).

Les personnages illustres occupent aussi une place imposante. Parmi eux, se trouvent des saintes médiévales encore populaires, comme *Ste Clotilde*, *Ste Colette* et *Ste Claire* que le septième centenaire de sa mort met à l'ordre du jour ; S. Antoine *Claret* († 1870), archevêque de Saint-Jacques de Cuba, fondateur des missionnaires Fils du Sacré-Cœur de Marie, et canonisé en 1950 ; la série des *S. Claude*, que termine le Bx *Claude* de la Colombière ; *S. Cloud*, le vénérable J. Cl. *Colin* († 1875), fondateur des Maristes ; le P. de *Clorivière* († 1820), au zèle si surnaturel et si agissant.

Une trentaine de *Clément* garnissent 250 colonnes la surface d'un fascicule entier. Les plus notoires so *Clément* d'Alexandrie, *S. Clément-Marie* Hofbau († 1820), le célèbre rédemptoriste, et surtout les papes, ainsi que les anti-papes de ce nom. Ces pap débutent avec *S. Clément I*[er] au I[er] siècle, et vont ju qu'à la seconde partie du XVIII[e] siècle avec *Clément X* († 1774). Une telle longueur de temps a exigé bi des spécialistes : la qualité n'y a pas perdu, mais déroulement de certains événements aurait pu être e posé de façon plus succincte.

Plusieurs rois mérovingiens ont leur notice : *Clod mir*, les quatre *Clotaire*, les trois *Clovis* ; il est do teux que la manière de dater le baptême de Clovis satisfasse tous les érudits. A l'époque moderne appa tiennent l'amiral et le cardinal de *Coligny*, les de évêques *Colbert*, *N. Coëffeteau et alii plurimi*.

* *

Au moment où paraissait le fasc. LXXII, on app nait le décès du co-directeur du dictionnaire, M. chan. A. de Meyer († nov. 1952). Depuis 1928, l'ém nent professeur de l'Université de Louvain a dirigé publication de 52 fascicules, c'est-à-dire plus des de tiers de ce qui a paru. Désormais, l'autre co-directe Mgr Et. van Cauwenbergh, également professeur à l'U versité de Louvain, dirige seul la publication de l'o vrage. « ...De jeunes et nouveaux concours lui sont dé acquis... ils sauront poursuivre l'œuvre commencée, fût-ce au prix de quelques innovations, en hâter réalisation. »

J.-B. GOSSELIN, S. J. — **Sujets d'oraison.** To VI. **Textes et Pensées pour le temps de la traite.** — In-12 de 182 p., 280 f. — Toulous Apostolat de la Prière, 1953.

Le titre complet des méditations du P. Gosselin étai « *Sujets d'oraison pour tous les jours de l'année* : av le t. V, il était achevé. L'A. y a ajouté un premier su plément : un commentaire du *Pater*, de l'*Ave*, du R saire et un aperçu sur la dévotion au Cœur Immacu de Marie. En voici un second, plus étroitement uni a cinq tomes de l'ouvrage primitif, et c'est pourquoi est numéroté comme tome VI.

Il contient : 1° Deux *plans de retraite* de huit jou et un plan de retraite de trente jours : ce sont de si ples références aux six volumes antérieurs pour in quer le sujet de quatre méditations quotidiennes. y trouve aussi un recueil de pensées détachées, uti sables en dehors des méditations ; — 2° Des conse sur l'emploi des *temps libres* : récréations, rosaire, une *bibliographie* d'ouvrages pouvant servir de lectu spirituelle pendant la retraite ; — 3° Des méditatio empruntées directement aux *Exercices de saint Igna* et commentées par l'auteur. Elles constituent la maje partie du livre (p. 31-170), soit 23 sujets d'oraison proposent les méditations « des deux étendards », trois degrés d'humilité, la « *Contemplatio ad amorem* et des notes sur la perfection. — 4° Viennent ensu 20 *plans pour triduum*, de 7 méditations chacun (ce sont de nouveau que des références aux ouvrages an rieurs), une table alphabétique de l'ensemble des lumes, et une table des matières du présent tome.

Nous avons plusieurs fois loué le caractère actu pratique et très surnaturel des méditations du P. Raison de plus pour souhaiter qu'il en finisse avec séries de suppléments et d'appendices et qu'il fonde tout en un ouvrage d'une seule venue, bien comp et dont le texte soit définitif. En attendant, on utilis ce nouveau volume avec fruit.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 octobris 1953

G. MICHEL, *vic.*

Le gérant : A. BORDET